

KIERKEGAARD

LA REPRISE

Traduction

par

NELLY VIALLANEIX

FLAMMARION

LA REPRISE

UN ESSAI DE PSYCHOLOGIE : EXPÉRIENCES

(GJENTAGELSEN ET FORSØG
I DEN EXPERIMENTERENDE PSYCHOLOGI)

par

CONSTANTIN CONSTANTIUS

COPENHAGUE

1843

*Sur les arbres sauvages, les fleurs embaument ;
sur les cultivés, les fruits.*

(Cf. Flavius Philostrate l' Ancien : *Les Héroïques*)

En ce temps-là, les Eléates niaient le mouvement. Diogène se produisit, comme chacun sait, dans le rôle de « contradicteur ». Il interpréta réellement ce rôle ; sans mot dire, il fit simplement quelques pas, en avant et en arrière, considérant avoir ainsi suffisamment réfuté ses adversaires. Comme je m'étais assez longtemps occupé, à l'occasion du moins, du problème suivant : « Une reprise est-elle possible ? Quelle signification a-t-elle ? Une chose gagne-t-elle ou perd-elle à être reprise ? », il me vint soudain à l'esprit ceci : « Tu devrais aller à Berlin, où tu as déjà été une fois ; tu vérifieras alors si une reprise est possible et ce qu'elle peut signifier. » Chez moi, j'étais quasi tombé en arrêt sur ce problème. On en dira ce qu'on voudra, il finira par jouer un rôle très important dans la philosophie moderne, car la *reprise* est le terme décisif pour exprimer ce qu'était la « *réminiscence* » (ou ressouvenir) chez les Grecs. Ceux-ci enseignaient que toute connaissance est un ressouvenir. De même, la nouvelle philosophie enseignera que la vie tout entière est une reprise. Le seul et unique philosophe moderne qui en ait eu le pressentiment est Leibniz. Reprise et ressouvenir sont un même mouvement, mais en direction opposée ; car, ce dont on a ressouvenir, a été : c'est une reprise en arrière ; alors que la reprise proprement dite est un ressouvenir en avant. C'est pourquoi la reprise, si elle est possible, rend l'homme heureux, tandis que le ressouvenir le rend malheureux, en admettant, bien entendu, qu'il se donne le temps de vivre et ne cherche pas, dès l'heure de sa naissance, un prétexte (par exemple : qu'il a oublié quelque chose) pour s'esquiver derechef hors de la vie.

L'amour selon le ressouvenir est le seul heureux, a dit un auteur. En quoi il a parfaitement raison, à condition, toutefois, de se ressouvenir que cet amour a d'abord rendu l'homme malheureux. En vérité, l'amour selon la reprise est le seul heureux. Comme l'amour selon le ressouvenir, il n'a ni l'inquiétude de l'espérance ni l'angoisse de l'aventure et de la découverte ; il n'a pas non plus la douce mélancolie du ressouvenir, mais il a la bienheureuse assurance de l'instant. L'espérance est un vêtement flambant neuf, raide et trop ajusté ; pourtant, on ne l'a jamais eu sur le dos ; c'est pourquoi on ne sait comment il vêtira ou comment il ira. Le ressouvenir est un vêtement au rebut : si beau soit-il encore, il ne va plus, parce qu'on a grandi et qu'il est devenu trop petit. La reprise est un vêtement inusable, assoupli et fait au corps ; il ne gêne, ni ne flotte. L'espérance est une charmante jeune fille qui vous glisse entre les mains. Le ressouvenir est une belle vieille femme qui ne rend pourtant jamais service à l'instant où il faut. La reprise est une épouse aimée, dont on ne se lasse jamais ; car c'est du nouveau seulement qu'on se lasse. Du vieux, on ne se lasse jamais et, quand on l'a devant soi, on est heureux. Seul est vraiment heureux celui qui ne s'abuse pas lui-même dans l'illusion que la reprise apporterait du nouveau ; car, c'est alors qu'on s'en laisserait. Il appartient à la jeunesse d'espérer, à la jeunesse de se ressouvenir ; mais il faut du courage pour vouloir la reprise. Celui qui veut seulement espérer est lâche. Celui qui veut seulement se ressouvenir est voluptueux. Mais celui qui veut la reprise est viril ; et il est d'autant plus profondément homme qu'il a su plus énergiquement la prendre en charge. Par contre, celui qui ne saisit pas que la vie est une reprise, que la reprise est la beauté de la vie, s'est jugé lui-même ; il ne mérite pas mieux que ce qui va lui arriver : il périra. Car l'espérance est un fruit alléchant qui ne rassasie pas ; le ressouvenir est un piteux viatique, qui ne rassasie pas ; mais la reprise est le pain quotidien, une bénédiction qui rassasie. Quand on fait le tour de l'existence, on doit s'apercevoir, si on a le courage de le comprendre, que la vie est une reprise dont on a plaisir à se réjouir. Celui qui n'a pas fait le tour de la vie, avant de commencer à vivre, n'arrivera jamais à vivre. Celui qui en fit le tour, mais en fut saoulé, c'est qu'il était mal bâti. Mais celui qui choisit la reprise, celui-là vit. Il ne galope pas, comme un

gamin, après les papillons, ni ne se dresse sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil sur les merveilles du monde ; car il les connaît. Il ne reste pas non plus comme une vieille femme, à filer au rouet du ressouvenir. Mais il va paisiblement son chemin, heureux grâce à la reprise. Que dis-je ! Sans reprise, que serait la vie ? Qui pourrait souhaiter être un tableau noir, sur lequel le temps écrirait, à chaque instant, un écrit nouveau ou bien un écrit rappelant le passé ? Qui pourrait souhaiter se laisser émouvoir par toutes ces choses nouvelles, passagères, toujours renouvelées, qui amollissent l'âme en l'amusant ? Supposons que Dieu lui-même n'ait pas voulu la reprise : le monde n'aurait jamais existé. Ou bien Dieu aurait suivi les plans faciles de l'espérance, ou bien il aurait tout rappelé à sa mémoire, pour le garder dans le ressouvenir. Mais il ne fit pas. Le monde subsiste donc et il continue de subsister parce qu'il est une reprise. La reprise est la réalité, le sérieux de l'existence. Celui qui veut la reprise a mûri dans le sérieux. Tel est mon vote personnel, à moi qui considère, en outre, que le sérieux de la vie ne consiste nullement à s'asseoir sur son sofa, à se curer les dents — conscient d'être quelque chose, par exemple Conseiller de justice ; ou bien à aller par les rues avec un air compassé — conscient d'être quelque chose, par exemple Sa Révérence : cela est tout aussi peu le sérieux de la vie qu'être écuyer du Roi. Tout cela n'est, à mes yeux, que plaisanterie et, comme telle, parfois assez mauvaise.

L'amour selon le ressouvenir est le seul heureux, dit un auteur qui, d'après ce que j'en connais, est parfois quelque peu trompeur. Non qu'il dise une chose et en pense une autre ; mais parce qu'il pousse à l'extrême sa pensée, en sorte que, faute d'être saisie avec la même énergie, elle apparaît, un moment après, tout autre. On est tenté d'approuver, sans peine, cette maxime, ainsi présentée. Mais on oublie alors qu'elle est l'expression de la plus profonde mélancolie et qu'on ne saurait mieux exprimer, en la traduisant dans une seule repartie facile, une humeur si profondément noire.

Il y a un an environ, mon attention se porta, avec un vrai sérieux, sur un jeune homme, que j'avais déjà souvent croisé auparavant. Son beau physique, son regard chargé d'âme m'avaient presque séduit. Un certain port de tête, une espièglerie dans les propos me convainquaient qu'il était une

nature assez profonde pour avoir plus d'une ressource, tandis qu'un certain manque d'assurance dans l'intonation laissait deviner qu'il était en cet âge enchanteur où la maturité de l'esprit s'annonce, comme le fait, beaucoup plus tôt, celle du corps par le changement de la voix. Par ces manières d'être, propres aux cafés, dont la désinvolture rapproche, je l'avais déjà attiré à moi. Je lui avais appris à voir en moi un confident, dont le discours tentateur favorisait de maintes façons l'extraction de la mélancolie qu'il avait en lui ; car tel un Farinelli, j'appâtais le roi faible d'esprit pour le faire sortir de sa sombre cachette. Comme mon ami était encore jeune et souple, la chose pouvait se faire sans utiliser le forceps. Tels étaient nos rapports, quand, il y a environ un an, comme je l'ai dit, il monta chez moi, tout hors de lui. Son allure était plus dynamique qu'à l'ordinaire, sa figure plus belle, ses grands yeux rayonnants étaient dilatés, bref, il semblait transfiguré. Il m'informa qu'il était amoureux ; involontairement, j'en vins à penser qu'heureuse devait être, bien entendu, la jeune fille ainsi aimée ! « Il était amoureux depuis quelque temps déjà, me dit-il, mais il l'avait caché, même à moi. Maintenant, il touchait au but souhaité : il avait fait ses aveux et, en retour, il était aimé. » Quoique je sois d'ordinaire disposé à me comporter en observateur des hommes, je ne le pus avec lui. On dira ce qu'on voudra : un jeune homme profondément amoureux est chose si belle qu'on oublie, lorsqu'on l'a sous les yeux, d'observer, pour se réjouir à sa vue. En général, toutes les émotions humaines profondes désarment l'observateur. Mais qu'à leur place, on trouve le vide, ou bien qu'elles soient cachées par coquetterie, c'est alors qu'on veut observer. Témoin d'un homme en train de prier vraiment de toute son âme, qui pourrait être assez inhumain pour vouloir observer ? Qui ne se sentirait plutôt pénétré par le recueillement dont déborde l'âme de l'homme en prière ? On écoute, au contraire, un pasteur déclamer une savante sermonnade. Plusieurs fois il atteste, mais dans une tirade artificiellement entortillée et alambiquée, sans aucune invite de la part de la communauté des fidèles, que ce qu'il dit est la foi toute simple : elle ne s'y connaît guère en afféteries verbales, mais elle lui procure, dans la prière, ce qu'il a cherché en vain, d'après ses paroles et sans doute pour de bonnes raisons, dans la poésie, l'art et la science. C'est pour le coup qu'on met, bien

posément, l'œil au microscope, qu'on ne laisse pas l'oreille engloutir le flot des paroles, mais qu'on tire les jalousies pour passer au crible de la critique chaque son et chaque parole. Le jeune homme, dont je parle, était profondément amoureux, avec ferveur, de belle et humble manière. De longtemps je n'avais été aussi heureux que je l'étais à sa vue. Car il est souvent assez triste d'être observateur. Cela vous rend mélancolique, comme d'être officier de police : quand un observateur remplit bien ses fonctions, il est à regarder comme un espion de la police, au service d'intérêts supérieurs ; l'art de l'observateur consiste, en effet, à amener au jour ce qui est caché. Le jeune homme me parla de la jeune fille dont il était amoureux sans multiplier les paroles. Son discours n'était nullement fait de plates louanges, comme le sont assez souvent les jugements des amants. Rien en lui de la suffisance d'un habile gaillard qui viendrait de conquérir pareille jeune fille, nulle outrecuidance — Non, son amour était sain, pur, intact. Il me confia avec une aimable franchise la raison de sa visite chez moi : il avait besoin d'un confident, en présence duquel il pût parler tout haut avec lui-même. Il y avait aussi une raison supplémentaire : en restant là toute la journée chez la jeune fille, il craignait de l'importuner. Il était allé, plusieurs fois déjà, jusqu'à sa demeure, mais il s'était forcé à rebrousser chemin. Il me pria alors de faire une promenade en voiture avec lui, pour le distraire et passer le temps. J'y étais disposé, moi aussi ; dès l'instant qu'il m'avait fait confiance, il pouvait être sûr, que je serais, sans réserve, à son service. J'employai la demi-heure avant que la voiture n'arrive à écrire quelques lettres d'affaires et le priai, en attendant, de bourrer une pipe, ou bien de feuilleter un peu un album, laissé en vue. Mais il n'avait pas besoin d'une telle occupation : il était assez occupé de lui-même. Il ne pouvait rester assis, au repos. Il arpentait le parquet à pas rapides, en long et en large. Sa démarche, ses mouvements, ses gestes : tout disait éloquemment qu'il brûlait d'un amour-passion. Comme une grappe, parvenue au comble de sa maturité, devient claire et translucide, tandis que le suc perle aux veinules de sa chair, comme un fruit fait crever sa peau, à la plénitude de sa maturité, ainsi l'amour-passion éclatait, presque à vue d'œil, en toute sa personne. Je ne pouvais me retenir de le regarder du coin de l'œil, de temps à autre, presque amoureux

de lui : pareil jouvenceau est presque aussi séduisant à regarder qu'une jeune fille.

Il arrive souvent que les amants recourent aux paroles d'un poète pour qu'éclate la joie bienheureuse des douces transes de l'amour-passion. Ce fut le cas pour lui. Tout en arpentant le parquet, il reprenait encore et encore les vers de Poul Møller :

*Alors vient un songe, du printemps de ma jeunesse
Au fauteuil où je suis,
De toi, j'ai le fervent désir, la nostalgie,
De toi, soleil des femmes !*

Ses yeux s'emplirent de larmes ; il se jeta sur une chaise et reprit les vers encore et encore. Cette scène fit sur moi une impression qui me retourna. « Grand Dieu ! pensai-je, pareille mélancolie ne s'est jamais présentée jusqu'ici dans mes expériences psychologiques. » Sans doute savais-je qu'il était mélancolique, mais pas que l'inclination amoureuse pût produire un tel effet sur lui ! Et pourtant, quelle n'est pas la cohérence logique de tout état d'âme, même anormal, quand on lui permet de se développer normalement ! Les hommes clament assez souvent qu'un mélancolique devrait tâcher de tomber amoureux : ainsi se dissiperaient tous ses malaises. Mais si votre homme est réellement mélancolique, comment se pourrait-il que son âme n'en vienne pas à s'occuper mélancoliquement de ce qui devient pour lui de la plus haute importance ? Ce jeune homme était profondément amoureux, avec ferveur, c'est clair ; et pourtant, il était capable, dès les premiers jours de son amour, de se ressouvenir de lui. Au fond, il en avait déjà fini avec toute cette histoire. En commençant, il a fait un pas si redoutable qu'il a sauté par-dessus la vie. Si la jeune fille meurt demain, pensai-je, cela n'entraînera aucun changement essentiel pour lui : il se jettera encore sur cette chaise ; ses yeux s'empliront encore de larmes ; il reprendra encore les paroles du poète. Quelle étrange dialectique ! Il se languit de la jeune fille ; il doit se faire violence pour ne pas être pendu à sa porte toute la journée. Et pourtant, dès le premier instant de toute cette histoire, il est devenu un vieil homme. Il doit y avoir un malentendu là-dessous. Depuis longtemps,

rien ne m'a si fortement agité que cette scène. Que le malheur guette ce jeune homme, c'est sans doute clair ; qu'il guette aussi la jeune fille, ce n'est pas moins clair, même s'il n'est pas possible de prévoir sur-le-champ, de quelle manière il arrivera. Néanmoins il est sûr et certain que si quelqu'un peut dissenter sur l'amour selon le ressouvenir, c'est bien notre amoureux ! Le ressouvenir a ce grand avantage de commencer par la perte ; c'est pourquoi il est sûr, n'ayant rien à perdre.

La voiture était arrivée. Nous sortîmes par le Strandveg, pour nous diriger ensuite vers les contrées boisées proprement dites. Sur ces entrefaites, j'en étais venu, malgré moi, à me comporter envers le jeune homme comme un observateur : je ne pus m'abstenir de faire toutes sortes d'expériences, ou, comme disent les marins, de filer le loch de sa mélancolie. Je donnai le ton dans toutes les tonalités érotiques possibles. — En vain. Je cherchai à dépister les effets du changement d'environnement. — Inutile : ni l'impétueuse immensité de la mer, ni le tranquille bercement de la forêt, ni l'attirante solitude du soir ne purent le tirer de cette sombre langueur qui le rapprochait moins qu'il ne l'éloignait de l'aimée. Son erreur était incurable : il se tenait à la fin, au lieu du commencement. Pareille erreur est et demeure la ruine d'un homme.

Et pourtant je maintiens que la tonalité affective de cet amoureux sonnait juste, comme tonalité érotique. Celui qui n'a pas vécu dans cette tonalité la naissance d'un amour-passion n'a jamais aimé. Encore faut-il disposer d'une autre tonalité affective, à côté de la première. Le ressouvenir intensifié est l'expression éternelle de l'amour-passion à son commencement, le signe d'un réel amour-passion. Mais, d'un autre côté, il incombe à l'élasticité de l'ironie de pouvoir en tirer parti. Notre homme en manquait-il ? C'est que son âme était sans ressort. Il doit être vrai que la vie d'un tel amour, dès le premier instant, est achevée ; mais il faut aussi une force vitale pour faire périr cette mort et la changer en vie. Dès les premières heures, à l'aube de l'amour-passion, le présent et l'avenir entrent en rivalité, pour obtenir une expression éternelle ; mais le ressouvenir constitue précisément le reflux de l'éternité dans le présent, à condition, bien entendu, que soit sain ce ressouvenir.

Nous rentrâmes à la maison. Je pris congé de lui. Mais ma sympathie était mise en mouvement de manière bien trop forte : je ne pouvais m'empêcher de penser qu'à très bref délai surviendrait une terrible explosion.

Pendant la quinzaine qui suivit, je le vis chez moi, de temps à autre. Il commençait lui-même à se rendre compte du malentendu, et la jeune adorée lui était déjà presque un fardeau. Et pourtant, elle était l'aimée, la seule et unique qu'il eût aimée, la seule et unique qu'il voulût jamais aimer. Mais, d'un autre côté, il ne l'aimait pas, car il se contentait de languir après elle. Pendant tout ce temps, se produisait en son for intérieur un remarquable changement. La verve poétique s'éveillait à une échelle que jamais je n'aurais cru possible. A cet instant, je compris tout et sans peine : la jeune fille n'était pas son aimée ; elle était l'occasion, pour le poétique, de s'éveiller en lui ; elle le rendait poète. C'est pourquoi il ne pouvait aimer qu'elle, sans jamais l'oublier, sans jamais vouloir aimer quelqu'un d'autre ; et pourtant, il ne pouvait que languir après elle, continuellement. Elle était embarquée avec lui, mêlée à tout l'essentiel de son être ; sa mémoire, en lui, serait éternellement neuve. Elle avait été beaucoup pour lui : elle l'avait rendu poète. Mais, par là même, elle avait signé son propre arrêt de mort.

A mesure que le temps passait, le comportement du jeune homme devenait de plus en plus tourmenté. Son humeur noire prenait de plus en plus le dessus. La force du corps se consumait dans le combat de l'âme. Il avait beau s'apercevoir qu'il l'avait rendue malheureuse, il n'avait conscience d'aucune faute. Mais, justement, cette absence totale de culpabilité le rendait coupable du malheur de la jeune fille, lui était à scandale et imprimait à sa passion les mouvements les plus sauvages. Avouer à la jeune fille comment tout cela se tenait lui semblait la plus profonde offense. En effet, c'eût été lui dire qu'elle était devenue pour lui un être essentiellement imparfait : il avait pu croître à partir d'elle et il n'avait plus besoin de cet échelon grâce auquel il s'élevait. Aussi bien, qu'en eût-il résulté ? Elle savait, de toute manière, qu'il ne voudrait pas en aimer une autre. Elle deviendrait donc sa veuve affligée qui ne vivrait plus que dans la mémoire de l'absent et de leur liaison. Il ne pouvait passer aucun aveu : il était trop fier pour cela et il l'était aussi à sa place, à elle. Son humeur noire l'encombrait de plus en plus.

Il résolut de persister dans la fausseté. Il mit donc tout son génie poétique à la réjouir en l'amusant. Les nombreux dons qu'il avait reçus, il les exerça pour elle. Elle était et restait l'aimée, la seule adorée, quoiqu'il fût sur le point de perdre la raison, angoissé qu'il était par le monstrueux mensonge dont elle était de plus en plus intimement prisonnière. Était-elle réellement vivante ou morte ? D'une certaine manière, la question était dépourvue de signification pour lui : son humeur noire ne lui permettait de trouver de joie qu'à lui faire de la vie un enchantement. Elle était aux anges, on le comprend, ne soupçonnant rien. La nourriture avait bon goût, et voilà tout ! Produire, au sens strict du terme, il ne le voulait pas ; car il aurait dû, en ce cas, la quitter. Il livra donc, comme il disait, sa capacité de production aux ciseaux, et il en réunit tous les fragments en un bouquet, pour elle. Elle ne soupçonnait rien... Je le crois : il serait révoltant qu'une jeune fille puisse être assez égoïste pour prendre à la légère l'humeur noire d'un homme. Néanmoins, la chose peut se produire et, une fois, j'ai été bien près de découvrir un tel comportement. Rien, d'ailleurs, n'est plus séduisant, pour une jeune fille, que d'être aimée d'un homme à l'humeur sombre et enclin à la poésie. Si elle se montre tout juste assez égoïste pour s'imaginer qu'elle l'aime fidèlement en se cramponnant à lui au lieu de le lâcher, elle a, dans la vie, une tâche bien commode : elle jouit, d'un seul coup, de l'honneur et de la bonne conscience d'être fidèle et par-dessus le marché, de la quintessence de l'amour-passion, de tous le plus exquis ! Dieu garde tout homme d'une fidélité pareille !

Un jour, il monta jusque chez moi. Les sombres passions le dominaient entièrement. Il maudit, avec les plus sauvages exclamations, sa vie présente, son amour, la jeune fille aimée. A partir de cet instant, il ne revint plus jamais. Apparemment, il ne pouvait se pardonner d'avoir avoué devant un autre homme que la jeune fille était pour lui un tourment : à présent, il avait tout gâté, jusqu'à la joie d'exalter la fierté de celle qu'il représentait comme une déesse. Quand il me rencontrait, il m'évitait ; si nous nous trouvions ensemble, il ne m'adressait jamais la parole, s'efforçant, au contraire, de paraître joyeux et confiant. Je pensais à le serrer d'un peu plus près. A cette fin, j'avais commencé à suivre la piste des employés subalternes de

son entourage. Lorsqu'on a affaire, en effet, à un homme à l'humeur sombre, c'est souvent grâce à ces gens-là, qu'on arrive à en savoir plus. Devant un serviteur, une servante, un vieux meuble de famille auquel on ne fait plus attention, un tel homme s'ouvre souvent plus que devant quelqu'un de son entourage plus proche de lui par la culture ou le comportement. J'en ai connu un qui traversait la vie comme un danseur ; il trompait tout son monde et moi avec, jusqu'à ce qu'un barbier me mît sur une autre piste. Ce barbier était un homme d'un certain âge qui vivait dans la gêne et s'occupait lui-même de ses clients. La compassion, éveillée par cette gêne, porta l'autre à laisser percer son humeur noire, si bien que le barbier sut ce que personne ne soupçonnait. Cependant, le jeune homme m'épargna cette peine. Il se tourna, en effet, de nouveau vers moi, fermement résolu, pourtant, à ne jamais plus remettre les pieds chez moi. Il me proposa de le rencontrer dans des endroits écartés, à des heures déterminées. J'y consentis. J'achetai donc deux billets d'entrée pour la pêcherie des remparts. Nous nous rencontrâmes là, au petit matin. Au moment où le jour combat avec la nuit, où, même au cœur de l'été, un frisson glacé parcourt la nature entière, nous nous rencontrions là-bas, dans la brume humide du matin sur l'herbe couverte de rosée, et, à ses cris, les oiseaux effrayés s'envolaient. Au moment où le jour est victorieux, où tout être vivant se réjouit de l'existence, au moment où la jeune aimée qu'il chérissait en la nourrissant de sa douleur, levait la tête de l'oreiller et ouvrait l'œil, parce que le dieu du sommeil qui était resté près de sa couche, se mettait debout, au moment où le dieu des rêves posait le doigt sur sa paupière afin qu'elle se rendorme doucement pour un court assoupissement, tandis qu'il lui murmurait ce qu'elle n'avait jamais soupçonné, avec des murmures et des soupirs si légers qu'au réveil elle avait tout oublié — à ce moment, nous nous séparions derechef. Malgré les confidences du dieu des rêves, elle ne rêvait pourtant pas de ce qui se passait entre nous. Quelle merveille que notre homme en pâlit ! Quelle merveille que j'en fisse autant, moi, son confident et celui de plusieurs de ses pareils !

Il s'écoula encore un certain temps. Je souffrais réellement beaucoup avec le jeune homme, qui dépérissait de jour en jour. Et pourtant, je ne regrettais nullement de prendre part à sa

souffrance ; car, dans son amour, du moins, l'idée était en mouvement. (On voit tout de même quelquefois pareille passion dans la vie, Dieu soit loué ! On la chercherait en vain dans les romans ou les nouvelles.) L'amour-passion n'a de signification qu'en ce cas. L'amoureux auquel manque l'enthousiasme, fût-il convaincu que l'idée est le principe de vie de l'amour-passion et qu'on doit, s'il le faut, lui offrir sa vie en sacrifice, que dis-je ! lui offrir bien plus : l'amour-passion lui-même, la réalité l'eût-elle abondamment favorisé —, cet homme-là est interdit de poésie. Si, au contraire, l'amour-passion est vécu dans l'idée, aucun mouvement, ni même aucune émotion fugitive, n'est dépourvu de signification, parce que le principal est constamment présent : ce conflit poétique, qui peut alors, d'après ce que je sais, être bien plus terrible que celui que je décris présentement. Mais vouloir servir l'idée (et, par rapport à l'amour-passion, ce n'est pas servir deux maîtres) voilà un rude service : nulle beauté n'est aussi difficile que l'idée et nulle réprobation de jeune fille ne peut être aussi pesante que le courroux de l'idée, qui est, plus que tout, impossible à oublier.

Si je voulais dépister jusque dans les détails, les tonalités de l'affectivité du jeune homme, telles que j'apprenais à les connaître, ou, à tout le moins, si je voulais relever, comme le font les poètes, une foule de choses étrangères au sujet (salons, vêtements, belles contrées, parents et amis), cette histoire pourrait devenir une nouvelle longue d'une aune. Mais je n'en ai nulle envie. J'aime la salade, mais je ne mange jamais que le cœur : les feuilles, c'est bon pour les cochons. Je préfère, avec Lessing, la volupté de la conception au pénible labeur de l'accouchement. Si quelqu'un a quelque chose à dire là contre, comme il lui plaira : ça m'est égal !

Le temps passa. Quand je le pouvais, je rencontrais le jeune homme à ce culte nocturne où il se procurait, par ses cris sauvages, de l'exercice pour toute la journée. Quant au jour, il le consacrait à enchanter la jeune fille. Comme Prométhée, rivé au rocher, captive les dieux par ses prédictions, tandis qu'un vautour lui fouille le foie, ainsi captivait-il son aimée. Chaque jour était une surenchère, parce que chaque jour était le dernier. Cependant, il ne pouvait demeurer ainsi, à mordre la chaîne qui l'attachait. Plus la passion écumait, plus son chant était

béatitude et son discours tendresse, mais aussi plus solide sa chaîne. Changer le malentendu en rapport réel lui était impossible : c'eût été livrer la jeune fille à une éternelle tromperie. Dissiper la méprise en expliquant à l'aimée qu'elle n'était qu'une forme visible, alors que sa pensée, à lui et son âme cherchaient autre chose, qu'il reportait sur elle : c'eût été l'offenser profondément au point de révolter sa fierté. Ce procédé lui inspirait le plus profond mépris. En quoi il avait bien raison. S'il est méprisable de tromper une jeune fille en la séduisant, il est encore plus méprisable de l'abandonner, sans devenir un coquin, mais en se ménageant une retraite plus brillante : on lui servira, en guise d'explication, qu'elle a été l'idéal, en guise de consolation, qu'elle a été la Muse. Pareille manière de faire est bonne pour qui a quelque pratique dans l'art d'embobiner une jeune fille. Au temps de la détresse, elle accepte tout ce qu'on lui suggère. On s'en tire bien. On reste honnête homme, aimable même. Mais, par la suite, la jeune fille se sent, au fond, offensée plus profondément que celle qui se *sait* trompée. C'est pourquoi, dans toute relation d'amour qui, quoique commencée, n'arrive pas à se réaliser, la délicatesse devient l'outrage suprême. Celui qui a un coup d'œil érotique et n'est pas un lâche, voit sans peine que le seul et unique moyen qu'il lui reste alors, pour respecter une jeune fille, consiste à être indélicat.

Pour mettre fin, si possible, aux souffrances du jeune homme, je l'engageai à jouer carrément son va-tout, le tout étant de trouver simplement un terrain d'entente. Je lui fis la proposition suivante : « Réduisez à rien tout cela. Transformez-vous en un homme méprisable qui n'a de joie qu'à mystifier et tromper. Si vous pouvez le faire, l'égalité sera rétablie entre vous deux. En pareil cas, plus question des différences esthétiques qui vous donnaient le pas sur elle (ce que, trop souvent, les hommes inclinent à accorder à une individualité soi-disant peu ordinaire). C'est elle qui remportera la victoire. Elle aura absolument raison, et vous, absolument tort. Toutefois, n'agissez pas trop brusquement : cela ne ferait qu'enflammer son amour. Cherchez d'abord, si possible, à lui être un peu désagréable. Ne la taquez pas : cela l'exciterait. Non ! Soyez inconstant ; ronchonnez ; faites un jour ceci, un autre cela. Mais sans passion, par pure routine. Que celle-ci,

cependant, ne dégénère pas en inattentions. Il faut, au contraire, multiplier plus que jamais les attentions apparentes, mais comme si elles étaient imposées par une charge officielle, c'est-à-dire dénuées de toute ferveur. Substituez sans cesse à tout plaisir de l'amour passionné un certain *quasi-amour* passionné, écœurant, qui ne soit ni de l'indifférence, ni du désir. Soyez, dans toutes vos manières d'être, aussi désagréable à voir qu'un homme qui bave. Cependant, ne commencez pas sans avoir la force de tout mener à bien. Sinon c'est la fin de tout ! Car nul n'est aussi astucieux qu'une jeune fille, je veux dire, quand il est question de savoir si elle est aimée ou non, et nulle opération n'est plus difficile que de devoir employer soi-même l'extirpateur du chirurgien : un instrument qu'en général, seul, le temps apprend à manier correctement. Quand donc tout sera en train, alors seulement vous pourrez faire appel à moi et je me chargerai du reste. Faites courir le bruit que vous avez une nouvelle histoire d'amour, *et quidem* [en tout cas] d'un genre assez peu poétique, sinon vous ne feriez que la piquer. Pareille chose ne peut vous venir à l'esprit ? Je le sais bien puisqu'il est acquis entre nous qu'elle est la seule et unique, l'aimée, même s'il vous est impossible de traduire ce rapport purement poétique en amour réel. Mais le bruit doit être fondé sur quelque chose de vrai. Je m'en chargerai. Je choisirai ici, en ville, une jeune fille, avec laquelle je m'arrangerai. »

Ce n'était pas seulement par considération pour le jeune homme que je me mis à dresser ce plan. Je ne peux nier que, peu à peu, j'en étais venu à voir d'un mauvais œil son aimée. Comment pouvait-elle ne remarquer absolument rien ? Comment pouvait-elle ne soupçonner absolument rien de la souffrance du jeune homme et de ce qui pouvait bien en être cause ? Et si elle y voyait clair, comment ne faisait-elle absolument rien, rien pour essayer de le sauver en lui donnant ce dont il avait besoin et qu'elle pouvait lui donner : la liberté. Cette liberté l'aurait sauvé, précisément parce que c'était elle qui la lui aurait donnée. C'est alors, par sa magnanimité, qu'elle aurait, à son tour, pris le dessus sur lui et c'est alors qu'elle aurait cessé d'être offensée ! Je peux tout pardonner à une jeune fille, mais je ne pourrai jamais lui pardonner, dans son amour, de se tromper de devoir d'amour. Quand l'amour d'une jeune fille ne l'amène pas à s'offrir en sacrifice, elle n'a aucune

féminité : c'est une hommasse. Dans ce cas, je me ferai toujours un plaisir de l'abandonner aux coups ou aux rires. Mais pourtant, quelle tâche, pour un poète comique que de représenter pareille amante ! Avec son amour-passion, elle commence par sucer le sang de l'aimé jusqu'à l'amener, dans la détresse et le désespoir, à rompre avec elle. Quelle tâche de représenter pareille amante comme une Elvire qui joue ce rôle avec bravoure devant ses parents éplorés et ses amis compatissants ; une Elvire qui tient la première voix de la chorale des femmes trompées ; une Elvire qui peut parler avec emphase et d'abondance de la déloyauté de la gent masculine, déloyauté qui, de toute évidence, va lui coûter la vie ; une Elvire jouant le tout avec tant d'aplomb et d'assurance qu'il ne lui vient pas à l'idée même une demi-seconde que sa propre fidélité puisse être calculée d'assez près pour coûter la vie à son aimé. Grande est la fidélité féminine, surtout quand on la prie de s'abstenir, insondable, inconcevable à jamais ! La situation deviendrait impayable, si l'amant, malgré toute sa détresse, gardait assez d'humour pour ne pas se répandre en paroles de colère sur le compte de cette Elvire, s'il se contentait d'exercer une vengeance autrement radicale : la duper en la confirmant dans l'illusion qu'il l'a honteusement trompée. Si tel est le cas avec notre jeune fille, je dois lui promettre que la vengeance lui portera un coup terrible quoique avec les seules armes de la poésie, si toutefois le jeune homme est capable d'exécuter mon plan. Car le jeune homme, convaincu de faire tout ce qu'il peut et de son mieux, inflige du même coup, à la jeune fille, le châtiment le plus rude, si elle est égoïste : il la traite avec toute la sollicitude érotique possible, mais son procédé la fera précisément souffrir au plus haut point, si elle est égoïste.

Il se prêta à mon plan, qu'il approuvait entièrement. Dans une boutique de mode, je trouvai ce que je cherchais : une jeune fille, vraiment jolie. Je lui promis d'assurer son avenir si, en échange, elle entraît dans mon plan : le jeune homme devait se montrer avec elle dans des endroits publics ; il devait lui rendre visite à des heures où nul ne douterait qu'ils vivaient une liaison régulière. A cette fin, je procurai à la couturière le logement indiqué, dans une maison qui avait un passage débouchant sur deux rues. Il suffisait ainsi au jeune homme de traverser la maison tard dans la soirée, pour donner aux

servantes, etc., la certitude d'une liaison. Et en avant les commérages ! Quand tout serait réglé, je devais encore m'ingénier à ce que l'aimée ne restât pas dans l'ignorance de cette nouvelle fréquentation. La couturière n'était pas mal ; au demeurant, telle qu'elle était, l'aimée ne pouvait, toute jalousie mise à part, s'étonner que l'autre eût la préférence. Pour autant que j'avais l'aimée à l'œil, la couturière aurait, sans doute, dû être mieux. Mais, comme je ne pouvais rien savoir de certain à ce sujet et qu'en outre je ne voulais pas jouer un mauvais tour au jeune homme, je fis mon choix dans le seul intérêt de son procédé.

La couturière fut engagée pour un an : les relations envisagées devaient être maintenues tout ce temps-là, pour duper complètement l'aimée. Pendant ce temps, le jeune homme devait de son côté rendre éclatante, si possible, son existence de poète ; s'il y réussissait, il faudrait alors provoquer un *redintegratio in statum pristinum* [retour à l'état ancien]. Au cours de l'année, si la jeune fille avait concurremment l'occasion de reprendre sa liberté, ce qui était d'une grande importance, lui, de son côté, ne l'aurait pas payée d'un chèque sans provision sur le résultat d'une telle opération. S'il devait arriver, à l'instant de la reprise, qu'elle fût au bout du rouleau, fort bien ! Pour lui, il aurait du moins agi avec magnanimité.

De cette manière, tout était arrangé. Je tenais déjà les ficelles et mon âme se tendait extraordinairement vers le dénouement. Mais le jeune homme me fit faux bond. Je ne le vis plus jamais. Il n'avait pas eu la force d'exécuter le plan. Son âme manquait de l'élasticité de l'ironie. Il n'avait pas la force de prononcer le vœu de silence de l'ironie, ni la force de le tenir. Or, seul, celui qui se tait, arrive à ses fins. Seul, celui qui peut réellement aimer, lui seul est un homme. Seul, celui qui peut donner à son amour une expression quelle qu'elle soit, lui seul est un artiste. En un certain sens, il convenait peut-être que le jeune homme ne commençât point par là. C'est à peine, en effet, s'il avait supporté les affres de l'aventure ; déjà, dès le début, je m'étais quelque peu alarmé qu'il eût besoin d'un confident. Celui qui sait se taire découvre un alphabet avec autant de caractères que celui dont on se sert couramment. Il peut donc tout exprimer dans son parler de hors-la-loi : nul soupir si profond qu'il n'y trouve un rire en réponse ; nulle prière si indiscreète qu'il n'y

trouve le trait d'esprit exauçant la demande. Pour lui, viendra l'instant, où il croira qu'il va perdre la raison. Ce n'est pourtant qu'un moment, quoique terrible. C'est comme la fièvre la nuit, entre onze heures et demie et minuit : à une heure, on travaille avec plus d'entrain que jamais. Si l'on endure cette folie, sans doute aura-t-on la victoire.

Cependant me voici à rapporter exactement, en long et en large, ce qui précède, pour montrer que l'amour selon le ressouvenir est bien celui qui rend l'homme malheureux. Mon jeune ami ne comprenait pas la reprise. Il ne croyait pas en elle, ni ne la voulait fortement. Son sort cruel tenait au fait qu'il aimait réellement la jeune fille. Toutefois, pour l'aimer réellement, il devait d'abord se dégager de la confusion poétique où il était plongé. Il aurait pu en faire l'aveu à la jeune fille : quand on veut congédier une toute jeune fille, c'est là une manière de faire convenable et honnête. Mais il ne le voulut pas. C'eût été injuste et là-dessus j'étais tout à fait d'accord avec mon ami. Il lui aurait, en effet, couper, du même coup, toute possibilité d'exister sous ses propres auspices, tout en évitant peut-être de devenir pour elle un objet de mépris et d'éprouver l'angoisse stimulante, provoquée par le souci de savoir s'il pourrait jamais parvenir à réparer ce qu'il avait gâché.

Si le jeune homme avait cru à la reprise, quel parti n'en aurait-il pas tiré ! Quel degré d'intériorité n'aurait pas atteint sa vie !

Mais j'anticipe plus que je ne le voulais. Mon intention n'était que d'exposer le premier moment où il devenait clair que le jeune homme était, au sens fort, le triste chevalier de l'amour selon le ressouvenir, « seul heureux ». Le lecteur me permettra, peut-être, de penser une fois encore à cet instant où, grisé par le ressouvenir, il entra dans ma chambre. Son cœur constamment « *ging ihm über* » [s'épanchait] dans les vers de Poul Møller et il me confiait qu'il devait lutter contre lui-même pour ne pas rester tout le jour auprès de son aimée. Il reprit ces mêmes vers, le soir où nous nous séparâmes. Il me sera toujours impossible de les oublier. Il me serait plus aisé d'effacer le souvenir de sa disparition que cet instant de ma mémoire ; de même la nouvelle de sa disparition m'inquiéta beaucoup moins que la situation à cet instant. Que voulez-vous ? je suis ainsi fait :

au premier frisson du pressentiment, mon âme a déjà, au moment même, parcouru toutes les conséquences qui demandent souvent longtemps pour apparaître dans la réalité. Ce qui est concentré dans le pressentiment ne s'oublie jamais. C'est ainsi, je le crois du moins, qu'un observateur doit être fait. Mais, lorsqu'il est ainsi fait, il doit aussi beaucoup souffrir. Le premier moment doit l'accabler presque jusqu'à l'évanouissement. Cependant, au sein de cette défaillance, l'idée l'a fécondé ; il est désormais prêt à découvrir la réalité. Quand un homme n'a pas cette féminité qui permet à l'idée d'entrer avec lui dans un rapport capable de le féconder, il ne vaut rien comme observateur, car celui qui ne découvre pas le tout, au fond, ne découvre rien.

Ce soir où nous nous séparâmes, lorsqu'il m'eut encore une fois remercié de l'avoir aidé à tuer ce temps qui passait trop lentement pour son impatience, je réfléchis en moi-même : « Il est probablement assez franc, me disai-je, pour tout raconter à la jeune fille. Et alors, ne l'aimera-t-elle pas encore plus ? Ferait-il cela ? S'il m'avait demandé conseil, je l'en aurais dissuadé. Je lui aurais dit : « D'abord, restez guindé ; pour parler de manière purement érotique, rien de plus astucieux ; à moins que votre âme ne soit assez sérieuse pour pouvoir diriger votre pensée beaucoup plus haut. » Mais, s'il a parlé, il n'a pas agi avec astuce. »

Celui qui a eu l'occasion d'observer les jeunes filles, d'épier leurs conversations, a bien souvent entendu ces formules : « X. est un bon garçon, mais il est ennuyeux. Y. au contraire, est très intéressant et piquant. » Chaque fois que j'entends ces paroles dans la bouche d'une petite ingénue, je pense toujours : « Tu devrais avoir honte ; n'est-il pas vraiment affligeant qu'une jeune fille parle ainsi ! » Si un homme s'est égaré du côté de l'intéressant, qui pourra le sauver, sinon précisément une jeune fille ? Mais ne pêche-t-elle pas, elle aussi, en le poussant de ce côté-là ? Ou bien l'homme en question n'est pas capable de remplir son rôle et il devient indélicat de l'exiger de lui. Ou bien il le peut ; et alors... Une jeune fille devrait précisément être assez prudente pour ne jamais jouer avec l'intéressant. La jeune fille qui le fait perd toujours, du point de vue de l'idée : car l'intéressant ne se laisse jamais re-prendre. Mais celle qui ne le fait pas, celle-là gagne toujours.

Il y a six ans, j'étais en voyage, à huit milles à l'intérieur des terres. Je m'étais arrêté dans une auberge, où je dînai. J'avais pris un repas confortable et savoureux ; j'étais un peu gai ; je tenais à la main une tasse de café, dont je humais l'arôme. A ce moment une belle jeune fille, légère et gracieuse, passe devant la fenêtre pour obliquer dans la cour dépendant de l'auberge. J'en conclus qu'elle voulait descendre au jardin. On est jeune — j'avalai donc mon café, allumai un cigare. Je me mettais juste en devoir de suivre le signe du destin et la trace de la jeune fille, quand on frappe à la porte. Entre — la jeune fille ! Elle me fit aimablement la révérence et me demanda si ce n'était pas ma voiture qui stationnait dans la cour, si je ne devais pas aller à Copenhague et si je ne lui permettrais pas d'aller en voiture avec moi. Sa manière de faire, réservée et pourtant digne d'une véritable femme, suffit pour me faire perdre de vue, sur-le-champ, ce qu'il y avait d'intéressant et de piquant dans sa requête. Pourtant, plutôt que de rencontrer une jeune fille dans un jardin, n'est-il pas autrement intéressant de rouler huit milles seul avec elle dans sa propre voiture, avec cocher et serviteur, en l'ayant toute en son pouvoir ? Malgré tout, je suis convaincu que même un homme de tempérament plus léger que moi ne se serait pas senti tenté. La confiance, avec laquelle elle s'en était remise à ma merci était une meilleure défense que toutes les astuces et finesses d'une demoiselle. Nous fîmes route ensemble. Pour elle, la route n'aurait pas été plus sûre avec un frère ou un père. De mon côté, silence retenu. Je ne l'interrompais que pour la devancer quand il me semblait qu'elle voulait faire une remarque. Mon cocher reçut l'ordre de se hâter : Pas plus de cinq minutes à chaque relais ! Je descendais, mon chapeau à la main, je lui demandais si elle désirait un rafraîchissement ; mon serviteur se tenait derrière moi, le chapeau à la main, lui aussi. Aux abords de la capitale, j'invitai le cocher à emprunter un chemin de traverse ; là, je descendis et j'allai à pied pour le dernier demi-mille, jusqu'à Copenhague, pour que nulle rencontre, nul incident ne la dérangeât. Je ne me suis jamais enquis pour savoir qui elle était, où elle habitait, ce qui pouvait motiver ce soudain voyage. Mais elle a toujours été pour moi un agréable souvenir que je ne me suis pas permis d'offenser par aucune curiosité, fût-elle innocente. — Une jeune fille qui veut l'intéressant devient le

piège, où elle se prend elle-même. Une jeune fille qui ne veut pas l'intéressant, croit, elle, à la reprise. Honneur à celle qui est ainsi de naissance. Honneur à celle qui le devient avec le temps.

Cependant il me faut constamment le reprendre : c'est à l'occasion de la reprise que je dis tout cela. La reprise est la nouvelle catégorie qui doit être découverte. Si on connaît quelque peu la philosophie moderne et qu'on n'ignore pas tout à fait la grecque, on verra sans peine que cette catégorie explique précisément le rapport entre les Eléates et Héraclite et que la reprise est proprement ce qu'on a appelé, par erreur, médiation. Incroyable ce qu'on a fait de la médiation, dans la philosophie hégélienne : du vent ! Quels papotages couverts de gloires et d'honneurs sous cette enseigne ! On ferait mieux de chercher à examiner à fond la médiation et à rendre un peu justice aux Grecs. L'exposé de la doctrine grecque de l'être et du néant, de « l'instant », du « non-être », etc., dame le pion à Hegel. Médiation est un mot étranger. En revanche, reprise est un mot bien danois et je félicite la langue danoise de ce terme philosophique. A notre époque, on n'explique pas comment la médiation se produit, si elle résulte du mouvement des deux moments et en quel sens elle est déjà auparavant contenue en eux, ou si elle est quelque chose de nouveau, qui intervient et, alors, comment. Ici, la méditation du concept grec de κίνησις, qui répond à la catégorie moderne de « passage », doit retenir l'attention au plus haut point. La dialectique de la reprise est aisée : ce qui est re-pris, a été, sinon, il ne pourrait pas être re-pris ; mais, précisément, c'est le fait d'avoir été qui fait de la *re-prise* une chose nouvelle. Quand les Grecs disaient que toute connaissance est un ressouvenir, ils disaient que l'existence tout entière qui existe a existé. Quand on dit que la vie est une reprise, c'est dire que l'existence qui a existé voit maintenant le jour. Si on n'a pas la catégorie du ressouvenir ou de la reprise, la vie tout entière se résout en un vacarme vide et creux. Le ressouvenir, c'est la manière païenne d'envisager la vie, la reprise, c'est la moderne. La reprise est l'intérêt de la métaphysique et, en même temps, l'intérêt sur lequel la métaphysique achoppe. La reprise est ce qui délie dans toute conception éthique. La reprise est la *conditio sine qua non* de tout problème dogmatique.

Que chacun juge comme il voudra ce qui est dit, ici, de la *reprise*. Qu'il juge aussi comme il voudra le fait que je le dise ici et de cette manière, lorsque je parle, à l'exemple d'Hamann : « *Mit mancherlei Zungen mich ausdrücke, und die Sprache der Sophisten, der Wortspiele, einander schwatze, und bald κατ'ἄνθρωπο bald κατ'ἔξοχὴν argumentire.* » [Je m'exprime dans toutes *einander schwatze, und bald κατ'ἄνθρωπο bald κατ'ἔξοχὴν argumentire.* [Je m'exprime dans toutes sortes de langues, j'utilise le parler des Sophistes, des jeux de mots, des Crétois et des Arabes, des Blancs, des Maures et des Créoles, je cause pêle-mêle critique, mythologie, faits et fondements, j'argumente tantôt à *la manière humaine*, tantôt *du point de vue de l'absolu.*] A supposer que ce que je dis ne soit pas un mensonge, je ferais peut-être mieux d'envoyer mes aphorismes à un expert du Système : il pourrait peut-être en tirer quelque chose, une note dans le Système — Grande pensée ! en ce cas je n'aurai pas vécu en vain !

Quant au sens de la reprise rapportée à une chose, on peut en dire long sans se rendre coupable d'une ' reprise. Quand le Professeur Ussing prononça naguère à la Société du 28 mai, un discours dont le propos déplut, que fit le professeur ? Il se montra, comme toujours, brutalement résolu. Il frappa sur la table en disant : « Je reprends ! » Il pensait par conséquent, que ce qu'il disait gagnait à être repris. Il y a quelques années, j'entendis un pasteur tenir, en deux occasions solennelles, exactement le même discours. S'il avait été de l'avis du professeur, il aurait, la seconde fois, en montant en chaire, frappé sur la tribune et dit : « Je reprends ce que j'ai déjà dit, dimanche dernier. » Mais il ne le fit pas et ne laissa absolument rien paraître. Il n'était pas de l'avis du Professeur Ussing. Qui sait ? Peut-être que Monsieur le professeur lui-même n'est plus d'avis qu'il serait bon, pour son discours, de le reprendre. A une fête de la Cour, la reine raconta une histoire et tous les courtisans d'en rire, y compris un ministre sourd, qui se leva pour solliciter la grâce de pouvoir raconter aussi une histoire : et il raconta la même. Question : « Quelle idée se faisait-il du sens de la reprise ? » Quand l'instituteur dit, en classe : « Jespersen, je reprends maintenant pour la seconde fois : tenez-vous tranquille ! » et que le même Jespersen reçoit une mauvaise note parce que son agitation reprend de plus belle, le sens de la reprise est tout à fait opposé.

Sans m'étendre davantage sur de tels exemples, j'en viens à parler un peu du voyage de découverte que j'entrepris pour éprouver la possibilité de la reprise et son sens. A l'insu de tous (pour empêcher ainsi tout bavardage de me rendre inapte à l'expérience et de me dégoûter, par ailleurs, de la reprise), je pris le vapeur jusqu'à Stralsund, puis une place dans la Poste rapide de Berlin. Les doctes disputent entre eux de la place la plus confortable dans une diligence. A mon *Ansicht* [avis], elles sont toutes minables ! La dernière fois, j'avais une place sur le côté, dans le sens de la marche, à l'intérieur de la voiture (pour certains, c'est le gros lot !). Eh bien ! pendant trente-six heures, je fus si bien secoué avec mes proches voisins qu'arrivé à Hambourg, je n'avais pas seulement perdu la raison, mais aussi mes jambes. Nous, les six personnes assises à l'intérieur de la voiture, nous fûmes si bien malaxées ensemble, pendant trente-six heures, que nous n'étions plus qu'un seul corps. J'eus une idée de ce qu'il advint aux habitants de Mols qui, longtemps assis ensemble, ne surent plus reconnaître leurs propres jambes ! Pour me retrouver, si possible, membre d'un corps plus petit, je choisis une place dans le coupé. C'était un changement. Cependant tout reprit de plus belle. Le postillon souffla dans son cor. Je fermai les yeux, m'abandonnai au désespoir et pensai, comme d'habitude en pareil cas : « Dieu sait si tu tiendras le coup, si tu arriveras réellement à Berlin. En ce cas, redeviendras-tu jamais un homme capable de se libérer pour te retrouver isolé dans ta particularité, ou bien garderas-tu en mémoire que tu es membre d'un plus vaste corps ? »

J'arrivai donc à Berlin. Aussitôt, je me hâtai vers mon ancien logis pour m'assurer jusqu'à quel point une reprise était possible. J'ose garantir à tout lecteur complice que j'avais réussi à trouver, la dernière fois, l'un des plus agréables appartements de Berlin. J'ose le garantir encore plus catégoriquement, maintenant que j'en ai vu plusieurs. La Place des Gens d'armes est bien la plus belle de Berlin. Le théâtre, les deux églises, vus d'une fenêtre, paraissent magnifiques, surtout au clair de lune. Ce souvenir avait beaucoup contribué à mon départ. On monte au premier étage d'une maison éclairée au gaz ; on ouvre une petite porte ; on se trouve dans l'entrée. A gauche, une porte vitrée introduit dans un cabinet. On va tout droit ; on est dans une antichambre, où s'ouvrent deux chambres de formes

absolument identiques, meublées de manière absolument identique, comme lorsqu'on voit une chambre redoublée dans un miroir. L'éclairage de la chambre du fond est d'un goût exquis. Un chandelier est posé sur un bureau, devant lequel se trouve un fauteuil dessiné avec légèreté et tendu de velours rouge. La chambre de devant n'est pas éclairée. Ici, la pâle clarté de la lune se mêle à la lumière plus vive qui vient de la chambre du fond. On s'assied sur une chaise devant la fenêtre. On regarde la vaste place ; on voit courir rapidement sur les murs les ombres des passants ; et tout se change en décor de théâtre. Une réalité de rêve point dans l'arrière-fond de l'âme. On éprouve l'envie de se jeter un manteau sur les épaules, de se glisser le long des murs, l'œil aux aguets, attentif à chaque bruit. Mais on n'en fait rien : on se voit seulement rajeuni et en train de le faire. On a fumé son cigare ; on se retire dans la chambre du fond, pour se mettre au travail. Minuit passé : on éteint les lumières, on allume une petite veilleuse. Le clair de lune triomphe, sans mélange. Une ombre paraît encore plus noire, un bruit de pas met plus de temps à s'évanouir. La voûte du ciel, sans nuage, paraît doucement mélancolique, emplie de rêveuses pensées, comme si la fin du monde était consommée et le ciel inaltérablement occupé de lui-même. On revient dans l'antichambre, dans l'entrée, on pénètre dans le petit cabinet. On s'endort — si l'on est de ces heureux qui peuvent dormir. Mais hélas ! aucune reprise possible ! Mon hôte, un droguiste, « *er hatte verändert* » [avait changé] au sens plein où l'allemand prend ce mot. Pour autant que je sache, « se changer » est employé d'une manière comparable dans certaines rues de Copenhague — *id est* : il s'était *marié* : Je voulus lui présenter mes vœux de bonheur. Mais, je ne possède pas assez la langue allemande pour les tourner convenablement et je n'avais pas non plus les formules de circonstance. Je me contentai donc d'un mouvement de pantomime. La main sur le cœur, je le regardai, tandis que se lisait sur mon visage une effusion de sympathie. Il me serra la main. Nous nous étions compris l'un l'autre. Il entreprit alors de prouver la valeur esthétique du mariage. Il y réussit à merveille ; aussi bien, précisément, qu'il avait prouvé, la dernière fois, la perfection de la vie des vieux garçons. Quand je parle allemand, je suis l'homme le plus accommodant du monde !

Mon ancien hôte voulut bien m'obliger et moi, je voulus bien habiter chez lui. Moyennant quoi, je pris une seule chambre et l'entrée. Le premier soir, une fois rentré et les bougies allumées, je pensai : « Ah ! ah ! ah ! Est-ce la reprise ? » J'étais de fort mauvaise humeur, ou, si l'on veut, de l'humeur du jour : car, le destin avait fait bizarrement que j'arrivai à Berlin l'*allgemeine Buss- und Betttag* » [le grand jour de jeûne et de prière]. Berlin était tout contrit. Bien sûr, on ne se jetait pas de la poussière aux yeux avec ces paroles : « *Memento, o homo ! quod cinis es et in cinerem revertaris* » [Souviens-toi, ô homme, que tu es cendre et que tu retourneras à la cendre]. Néanmoins, la ville entière n'était que poussière. Je crus d'abord que c'était une mesure du gouvernement ; mais plus tard, je m'avisai que le vent était responsable de cette incommodité et qu'il suivait, sans acception de personne, son caprice ou ses mauvaises habitudes. A Berlin, en effet, le mercredi des Cendres revient au moins tous les deux jours ! Mais ceci ne concerne guère mon projet. Cette découverte n'intéresse pas la « reprise » ; car, la dernière fois que j'étais à Berlin, je n'avais pas remarqué le phénomène, sans doute parce que c'était l'hiver.

Quand on s'est installé confortablement, bien à l'aise, en son logis, quand on a ainsi un point d'appui d'où l'on peut s'élancer, une retraite assurée où l'on peut se retirer pour dévorer sa proie, en solitaire — (j'y attache un grand prix : comme certains fauves, je ne peux manger, quand quelqu'un regarde ma proie) — c'est à ce moment qu'on s'informe des curiosités à voir dans la ville. Si l'on est voyageur *ex professo* [de profession], un touriste qui voyage pour flairer tout ce que les autres ont déjà flairé, ou pour inscrire dans son carnet les noms des curiosités et le sien, en retour, dans le grand livre généalogique des voyageurs, on prend un *Lohndiener* [valet de place] et on achète *Das ganze Berlin* [Le tout Berlin] pour quatre *Groschen*.

Grâce à ce procédé, on devient un observateur impartial, dont la déposition devient digne de foi dans tout procès-verbal de police. Si, au contraire, on n'a pas les obligations d'un voyage d'affaires, alors, vogue la galère ! Parfois on voit quelque chose que les autres ne voient pas. Mais on néglige le plus important. On reçoit, par hasard, une impression qui n'a de sens que pour soi. Celui qui vagabonde avec une telle insouciance n'a, en général, pas grand-chose à communiquer aux autres. Le fait-il,

il court aisément le risque d'ébranler la bonne opinion que les braves gens pourraient avoir de sa moralité et de ses mœurs. Si un homme a voyagé assez longtemps à l'étranger sans jamais avoir été « *auf der Eisenbahn* » [en chemin de fer], ne serait-ce pas qu'on l'a exclu du beau monde ? Que dire d'un homme qui serait allé à Londres sans jamais avoir emprunté le Tunnel ! Que dire si un homme, venu à Rome et tombé amoureux d'un petit coin de ville, devenu pour lui un intarissable sujet de joie, quitte Rome sans avoir vu une seule des curiosités de la ville ! Berlin a trois théâtres. Les opéras et ballets donnés à l'Opéra doivent être « *grossartig* » [grandioses]. Ce qui est donné au Théâtre doit instruire, cultiver, et n'être « pas seulement pour le plaisir » ! Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est qu'il y a, à Berlin, un théâtre qui se nomme le *Königstädter Theater*. Les voyageurs officiels le fréquentent rarement, un peu plus souvent, cependant (ce qui est aussi significatif), que les lieux de joviale réjouissance situés plus à l'écart, qui peuvent donner à un Danois l'occasion de rafraîchir sa mémoire au sujet de Lars Mathiesen et de Kehlet. Quand, arrivé à Stralsund, je lus dans le journal que « *Der Talisman* » devait être représenté dans ce théâtre, aussitôt je fus de bonne humeur. Je me ressouvenais dans mon âme : la première fois que je m'étais trouvé là, tout s'était passé comme si ma première impression elle-même n'avait évoqué, dans mon âme, qu'un souvenir fort éloigné dans le temps.

Quel jeune homme, doué de quelque imagination, ne s'est senti captivé une fois par le charme du théâtre et n'a souhaité se trouver lui-même dans cette réalité factice pour se voir et s'entendre lui-même comme son double, pour se disperser entre tous les différents personnages qu'il est susceptible d'être, issus de lui et pourtant ainsi faits que chacun garde son unité ? C'est là un désir naturel de tout jeune âge. Seule l'imagination est éveillée à son rêve de personnalité ; tout le reste est encore dans un profond sommeil. Dans cette vision imaginaire de soi-même, l'individu n'est pas un personnage réel, mais une ombre ; ou plutôt le personnage réel est bien présent, mais invisible. C'est pourquoi l'individu ne se contente pas de projeter une seule ombre, mais une multiplicité d'ombres qui, toutes, lui ressemblent et ont un droit égal, par moments, à être lui-même. La personnalité n'est pas encore découverte.

Son énergie s'annonce seulement dans la passion de la possibilité. Car il en est de la vie de l'esprit comme de bien des plantes : — la pousse terminale vient en dernier. Pourtant, cette existence d'ombre exige aussi satisfaction. S'il n'est jamais utile, pour un homme, de n'avoir pas eu le temps de vivre sa vie à fond, d'un autre côté, il est triste ou comique qu'un individu se trompe au point de vivre sa vie entière en en restant là. En ce cas, la prétention d'être un homme véritable devient aussi douteuse que la revendication d'immortalité chez ceux qui, n'étant pas à même d'affronter en personne le jour du Jugement, se font représenter par une délégation de bonnes propositions, de résolutions à la journée, de plans à la demi-heure, etc. Le principal, c'est que chaque chose vienne en son temps. Il y a un temps pour tout dans la jeunesse. Ce qui a eu son temps alors, l'aura de nouveau plus tard. Il est aussi sain pour l'homme d'avoir eu dans sa vie, un passé où il a contracté une dette envers le rire, qu'un autre pour lequel les larmes sont de rigueur.

En montagne, quand on entend le vent, jour après jour, exposer invariablement, le même thème inchangé, on peut être tenté, un instant, de faire abstraction de cette imperfection pour se réjouir de cette image de la cohérence et de la sûreté de la liberté humaine. On ne pense peut-être pas qu'il y eut un instant où le vent, qui a maintenant, depuis tant d'années, établi sa demeure au cœur de ces montagnes, arriva comme un inconnu en ces contrées. Il se rua sauvagement, comme un insensé à l'intérieur des précipices, au fond des cavernes, produisant, tantôt un sifflement, dont il était lui-même presque surpris, tantôt un rugissement caverneux qui le mettait lui-même en fuite, tantôt un son plaintif, dont il ne savait lui-même d'où il venait, tantôt un soupir montant des abîmes de l'angoisse, si profond que le vent lui-même en prenait peur et doutait, un instant, s'il oserait habiter en ces contrées, tantôt un *Hopsasa* lyrique d'une folle gaieté, jusqu'à ce que, ayant appris à connaître son instrument, il eût coordonné tous ces sons en une mélodie que, jour après jour, il exécutait, inchangée. Ainsi s'égaré le possible de l'individu dans ses propres possibles, découvrant tantôt l'un, tantôt l'autre. Mais le possible de l'individu ne veut pas seulement être entendu. Il ne passe pas comme celui de l'air, en simples coups de vent,

il prend en outre une certaine forme ; c'est pourquoi il veut simultanément être vu. Chaque possible de l'individu est donc une ombre qui rend un son. L'individu encore enfoui croit aussi peu au vacarme des grands sentiments qu'aux chuchotements roués du mal, aussi peu à la bienheureuse jubilation de la joie qu'aux soupirs sans fin du chagrin. L'individu veut seulement voir et entendre sur le mode pathétique, mais il faut bien le remarquer, c'est lui-même qu'il veut voir et entendre. Pourtant il ne veut pas s'entendre réellement lui-même. Il ne le peut. L'essaie-t-il, au même moment le coq chante et les personnages crépusculaires s'enfuient, les voix de la nuit se taisent. Si on les entend encore, c'est que nous sommes dans un tout autre domaine, où tout se passe sous l'angoissante surveillance de la responsabilité ; et nous touchons au démoniaque. Alors, pour que ne s'imprime pas la marque de son *Moi* réel, l'individu encore enfoui exige un environnement léger et passager comme en offrent les personnages, où les paroles pétillent, bruissent et résonnent sans écho. La scène est précisément cet environnement-là ; c'est pourquoi elle se prête tout juste au jeu des fantasmes de l'individu encore enfoui. Parmi les ombres où il se découvre et dont les voix sont sa voix, il y a peut-être un capitaine de brigands. L'individu doit se reconnaître en cette image dans un miroir. Virilité du personnage du brigand, regard rapide mais perçant, traits de passion sur le visage ridé : tout doit être là. Il doit être aux aguets dans un défilé, attentif aux mouvements des voyageurs et donner un coup de sifflet pour que la bande accoure. Sa voix doit couvrir le vacarme. Il doit être cruel, laisser tout massacrer et tourner les talons avec indifférence. Il doit être chevaleresque envers la jeune fille terrifiée, etc. Un brigand est aussi chez lui dans une sombre forêt. Si on y installait ce héros imaginaire avec tout son attirail, en le priant simplement de se tenir tranquille assez longtemps pour qu'on s'éloigne de lui d'un ou deux milles, avant de se livrer à sa furieuse frénésie, — je pense qu'il en perdrait la parole ! Il lui arriverait ce qui arriva à un homme qui, il y a quelques années, m'honora de ses confidences littéraires. Il vint à moi pour se plaindre d'être submergé d'une telle abondance d'idées qu'il lui était impossible de rien coucher par écrit, parce qu'il ne pouvait pas écrire assez vite. Il me pria de me donner la peine d'être son secrétaire pour écrire sous sa dictée.

J'éventai aussitôt la mèche. Je le consolai donc : je pouvais écrire aussi vite qu'un cheval qui prend le mors aux dents ; une seule lettre de chaque mot, et je garantissais de pouvoir lire tout ce que j'avais écrit. Mon obligeance ne connut pas de limite. Je fis apporter une grande table, numérotai plusieurs feuilles de papier pour ne pas perdre de temps à tourner les pages, équipai d'une dizaine de plumes d'acier autant de porte-plume, que je plongeai dans l'encrier — et mon homme commença ainsi son discours : « Oui, Messieurs, voyez-vous, ce que je voudrais essentiellement dire, c'est que... ». Lorsqu'il eut achevé son discours, je le lui relus. Et, depuis ce temps, il ne m'a plus jamais demandé d'être son secrétaire ! — Quant à notre brigand, il trouverait sans doute qu'on voit les choses en trop grand et pourtant, en un autre sens, en trop petit. Non ! Peignez-lui plutôt un décor avec un seul arbre ; suspendez une lampe par-devant, l'éclairage en sera plus étrange encore. Alors cette forêt sera plus vaste que la réelle, plus vaste que les forêts vierges de l'Amérique du Nord, et pourtant il pourra la percer de ses éclats de voix, sans s'enrouer. Tel est le désir sophistiqué de l'imagination : avoir le monde tout entier dans une coquille de noix, plus vaste que le monde tout entier, sans être si vaste toutefois que l'individu ne la puisse remplir.

Ce désir de se produire et de s'épancher sur la scène ne dénote nullement une vocation théâtrale. Là où elle existe, le talent se montre d'emblée comme une disposition à quelque chose de particulier ; même le talent le plus riche, lorsqu'il s'éveille, n'a pas l'envergure de ce désir. Celui-ci n'est qu'imagination en herbe. Mais c'est une autre affaire s'il a son fondement dans la vanité et la propension à briller. En ce cas, l'ensemble n'a guère de fondement plus profond que la vanité, fondement qui peut malheureusement être assez profond.

Quoique ce moment, dans la vie individuelle s'évanouisse, il se reproduit néanmoins à l'âge mûr, quand l'âme s'est rassemblée dans le sérieux. Alors même que dans l'art, l'individu n'a peut-être pas encore assez de sérieux, il peut, à l'occasion, avoir le désir de revenir au premier état dont j'ai parlé et de l'aborder avec une certaine tonalité affective. Il souhaite alors subir l'influence du comique tout en créant lui-même le comique dans la prestation théâtrale. Comme ni la tragédie, ni la comédie, ni le vaudeville ne lui plaisent, en raison

précisément de leur perfection, il se tourne vers la farce. Il y a reprise du même phénomène dans d'autres sphères. On voit parfois l'individualité mûre, rassasiée par la forte nourriture de la réalité, ne pas se laisser influencer par une peinture d'un art consommé. En revanche, elle peut être émue à la vue d'une image de Nuremberg, comme celles que l'on trouvait naguère à la Bourse. On y voit un paysage qui représente une contrée champêtre en général. Cette abstraction ne peut être rendue de manière artistique. C'est pourquoi l'impression de généralité est obtenue par son contraire, c'est-à-dire par un sujet concret pris au hasard. Je voudrais pourtant demander à chacun si pareil paysage ne lui donne pas l'impression d'une contrée champêtre en général et s'il ne retrouve pas, venue du temps de son enfance, la catégorie de cette généralité-là. Du temps de l'enfance, lorsqu'on avait de si prodigieuses catégories qu'on en a, maintenant, presque le vertige, lorsqu'on découpait, dans une feuille de papier, un homme et une femme qui étaient homme et femme en général, en un sens encore plus fort qu'Adam et Eve. Un peintre paysagiste, qu'il s'efforce de produire son effet par une représentation fidèle ou bien par une reproduction idéale, laisse peut-être l'individu froid. Au contraire, l'image de Nuremberg cause un effet indescriptible : on ne sait si on doit rire ou pleurer ; l'effet tout entier dépend de la tonalité affective de celui qui regarde. Tout homme est passé par une période où aucune des richesses du langage, aucune passion des interjections n'était pour lui suffisante, où aucune expression, aucune gesticulation ne le laissait satisfait, où rien ne l'apaisait, sauf le déclenchement des sauts et culbutes les plus étranges. Peut-être le même individu apprit-il à danser ; peut-être a-t-il souvent vu des ballets et admiré l'art du danseur ; peut-être est-il venu un temps où le ballet ne l'a plus impressionné. Pourtant, à certains instants, il voudrait se retirer dans sa chambre pour s'abandonner à lui-même et ressentir en humoriste l'indescriptible soulagement de se tenir sur une seule jambe, dans une attitude pittoresque, ou bien pour vouer le monde entier à tous les diables et décider de tout par un entrechat.

Au Königstädter Theater, on représente des farces ; s'y assemble, comme il est naturel, un public extrêmement mélangé. Qui voudrait étudier la pathologie du rire dans la

différence des conditions sociales et des tempéraments ne devrait pas négliger l'occasion offerte par la représentation d'une farce. La jubilation et les grands éclats de rire du paradis et des secondes galeries sont d'un tout autre genre que les applaudissements d'un public cultivé et critique : sans cet accompagnement constant, la farce ne pourrait absolument pas être représentée. L'action de la farce se déroule, en général, dans les classes inférieures. C'est pourquoi le paradis et les secondes galeries s'y reconnaissent aussitôt. Leur vacarme et la clameur de leurs bravos ne sont pas une appréciation esthétique de tel ou tel artiste particulier, mais l'explosion purement lyrique de leur bien-être. Ils n'ont absolument pas conscience d'eux-mêmes comme public, mais ils veulent être de la partie en descendant dans la rue ou bien là où la scène se situe. Néanmoins, comme cela ne peut se faire, à cause de la distance, ils se comportent en enfants qui ont seulement la permission de regarder de la fenêtre une bagarre dans la rue. Les premières galeries et l'orchestre sont aussi secoués par le rire, bien qu'il soit essentiellement différent des cris cimbro-teutons du populaire et que les différents rires soient eux-mêmes, à l'intérieur de cette classe, infiniment nuancés, mais en un tout autre sens qu'à la représentation du meilleur vaudeville. Qu'on y voie perfection ou imperfection, tel est le fait. Toute détermination esthétique générale de la farce est vouée à l'échec. Elle ne saurait en aucune façon amener à l'uniformité les tonalités affectives d'un public plus cultivé ; car l'effet de la farce dépend, pour une grande part, de la spontanéité et de l'activité créatrice du spectateur. L'individualité particulière est amenée à se faire valoir, en tout autre sens, affranchie qu'elle est, dans sa jouissance, de toutes les obligations esthétiques traditionnelles : admirer, rire, être ému, etc. Pour un homme cultivé, voir une farce c'est comme jouer à la loterie, sans le désagrément de gagner de l'argent. Mais le public ordinaire, amateur de théâtre, ne trouve pas son compte dans une telle incertitude. Il néglige donc volontiers la farce, ou bien il la déprécie, la méprise et, pour elle, c'est le pire. Le public commun des théâtres fait preuve, en général, d'un certain sérieux borné. Il veut que le théâtre l'ennoblisse et le cultive, ou du moins il tient à se l'imaginer. Il veut avoir eu, ou du moins il veut s'imaginer avoir eu, une rare jouissance artistique. Il veut, à la simple lecture de l'affiche, savoir d'avance

comment se passera la soirée. Une telle convention ne saurait jouer pour la farce : car la même farce peut produire des impressions extrêmement différentes et, curieusement, il peut arriver qu'elle produise le moins d'effet quand elle est le mieux représentée. On ne peut pas compter sur ses voisins d'à côté ou d'en face, ni sur l'article du journal pour savoir si on s'est diverti ou non. Chaque spectateur *Unique* doit en décider lui-même. La critique n'a guère encore réussi à dicter un cérémonial à l'usage du public cultivé, amateur de théâtre, qui regarde une farce ; sur ce point, il est absolument impossible de déterminer le « *bon ton* ». L'estime réciproque du public et des acteurs, d'ailleurs si sécurisante, est dépassée. On peut se trouver dans une tonalité affective tout à fait déroutante en voyant une farce. C'est pourquoi on ne peut jamais savoir avec sûreté si on s'est comporté, au théâtre, en digne membre de la bonne société, qui a ri et pleuré aux bons endroits. On ne peut y admirer, en spectateur consciencieux, la finesse de la peinture des caractères requise par le drame. Les personnages de la farce, en effet, sont tous dessinés à la mesure abstraite du « général ». Situation, action, répliques, tout est à cette mesure. C'est pourquoi on peut tout aussi bien être disposé à la douce mélancolie que soulevé par le rire. Nul effet ironique dans la farce, tout y est naïveté ; aussi le spectateur se retrouve seul à seul et doit payer de sa personne. Au demeurant la naïveté de la farce est si illusoire que le spectateur cultivé ne saurait s'y comporter naïvement. Il puise, dans son propre rapport à la farce, une grande part de son amusement. C'est comme s'il devait lui-même prendre des risques, au lieu de rechercher en vain à droite et à gauche ou dans le journal la garantie qu'il s'est réellement amusé. En revanche, si le spectateur cultivé montre, de plus, assez de désinvolture pour oser s'amuser tout à fait en solo, assez d'aplomb pour savoir par lui-même, sans consulter le savoir d'un autre, s'il s'est amusé ou non, alors, pour lui, la farce peut avoir une signification toute particulière : tantôt par l'ampleur de son abstraction, tantôt par la mise en place d'une réalité tangible, elle atteint ses différentes tonalités affectives propres. Il va de soi que ce spectateur ne viendra pas avec une tonalité affective de commande, à laquelle il rapporterait tous les effets produits ; mais il aura élaboré sa

tonalité affective, de manière qu'elle le laisse dans un état où se présentent, non pas une seule, mais toutes les tonalités possibles.

Au Königstädter Theater, on donne des farces, à mon avis, excellentes. Cette opinion est naturellement tout individuelle ; je ne l'impose à personne, pas plus que je ne tolère aucune pression. Pour que la représentation d'une farce ait un complet succès, il faut que la troupe qui joue soit composée d'une certaine manière. Elle doit posséder deux, tout au plus trois acteurs, d'un talent tout à fait incontestable, ou plutôt deux ou trois génies créateurs. Ceux-ci doivent être enfants du caprice, enivrés de rire, danseurs de l'humour, tout à fait pareils aux autres hommes le reste du temps et jusqu'à l'instant même où ils entendent la cloche du régisseur. Alors, à la minute même ils se métamorphosent : tels de nobles coursiers arabes, ils se mettent à gémir et souffler, leurs naseaux dilatés témoignent du frémissement de l'esprit qui est en eux, parce qu'ils veulent aller de l'avant pour donner libre cours à leur fougue. Ce sont moins des artistes réfléchis qui ont étudié le rire, que des lyriques se précipitant, tête baissée dans l'abîme du rire, pour laisser sa puissance volcanique les jeter sur la scène. Aussi ne calculent-ils guère ce qu'ils vont faire : ils laissent l'instant et la force naturelle du rire gouverner tout. Ils ont le courage de risquer ce que « l'Unique » n'ose risquer que seul avec lui-même, ce que l'insensé fait en présence de tous, ce que le génie sait faire avec une géniale autorité, sûr qu'il est de faire rire. Ils savent que leur folle gaieté est sans limites et que la réserve de comique, en eux, est inépuisable, les surprenant eux-mêmes, presque à chaque instant ; ils savent qu'ils sont capables de soutenir le rire la soirée entière, sans qu'il leur en coûte plus d'effort qu'il ne m'en coûte, à moi-même, de griffonner sur ce papier.

Quand un théâtre de farces a deux génies de cette sorte, c'est assez ; trois est le nombre maximum qui doit être utilisé ; sans quoi l'action faiblit, comme un homme qui meurt d'hypersthénie. Le reste de la troupe n'a pas besoin d'avoir du talent ; il n'est même pas bon qu'il en ait. Le reste de la troupe n'a pas besoin non plus d'être recruté selon les canons de la beauté ; il faut plutôt le rassembler au hasard. Tout le reste de la troupe doit être là de préférence par hasard, comme cette société qui, d'après un dessin de Chodowiecki, fonda Rome. Même pas besoin d'exclure quelqu'un pour cause de défaut

corporel. Au contraire, pareil hasard produit, en l'occurrence, le meilleur effet. Si quelqu'un a les jambes arquées ou les genoux cagneux, s'il a poussé trop vite ou s'est précocement noué, bref, s'il est un exemplaire défectueux, d'une façon ou d'une autre, il peut bien trouver un emploi dans une farce et l'effet qu'il provoque peut être incalculable. Juste après l'idéal, en effet, vient le hasard comme ce qui en est le plus proche. Un homme spirituel disait qu'on pouvait classer l'humanité en officiers, servantes et ramoneurs. Cette remarque, à mon avis, n'est pas seulement spirituelle, elle est aussi profonde et il faut un grand talent spéculatif pour donner un meilleur classement. Quand un classement n'épuise pas idéalement son objet, le hasard devient de toute manière préférable, parce qu'il met l'imagination en mouvement. Un classement qui n'est vrai que relativement ne saurait satisfaire la raison. Pour l'imagination, il n'est absolument rien ; par suite, il doit être totalement rejeté, malgré le grand honneur qu'on lui fait d'ordinaire, parce que les hommes sont, d'une part trop bêtes, de l'autre trop dépourvus d'imagination. Quand on veut, au théâtre, se faire une idée de l'homme, il faut exiger une créature concrète incarnant parfaitement l'idéalité qu'elle représente, ou bien une créature prise au hasard. Les théâtres qui ne sont pas « uniquement pour le plaisir » devraient fournir la première. Cependant, on se contente d'un acteur qui est bel homme, au physique avantageux, avec une physionomie bonne pour le théâtre et une bonne voix. Pour moi, j'en suis rarement satisfait ; car son jeu éveille *eo ipso* [par là même] la critique qui, sitôt éveillée, n'arrive pas à décider ce qu'il faut pour être un homme. Il n'est d'ailleurs pas facile de remplir ces exigences ; on me l'accordera si on pense que Socrate, pourtant maître connaisseur des hommes et de soi, « ne savait pas avec certitude s'il était un homme ou un animal encore plus changeant que Typhon ». Dans la farce, les personnages de second ordre produisent leur effet grâce à la catégorie abstraite du « général » ; ils y parviennent par une réalisation concrète qui doit tout au hasard. On ne va donc pas plus loin que la réalité, on ne le doit pas non plus. Mais le spectateur s'en accommode, en voyant le hasard prétendre comiquement être l'idéalité, ce qu'il obtient en s'introduisant dans le monde artificiel de la scène. S'il fallait faire une exception en faveur de ces personnages de second

ordre, ce devrait être pour l'amante. Bien sûr, elle ne doit être artiste d'aucune manière ; mais, en la choisissant, on doit pourtant veiller à ce qu'elle soit avenante, aimable en tout son maintien, plaisante à voir évoluer sur scène, qu'elle soit agréable à regarder, agréable à voir, pour ainsi dire, aller et venir autour de soi.

La troupe du Königstädter Theater est composée à peu près selon mon vœu. Si je devais faire une objection, elle viserait les personnages de second ordre ; car, contre *Beckmann* et *Grobecker*, je n'ai pas un mot à objecter. Beckmann est un génie comique accompli, qui, en pur lyrique, prend le mors aux dents dans le comique. Il ne se fait pas remarquer par le dessin du caractère, mais par le jaillissement des tonalités affectives. Il n'est pas grand dans le commensurable artistique, mais digne d'admiration dans l'incommensurable individuel. Il n'a nul besoin d'être aidé par le jeu de l'ensemble de la troupe, le scénario ou la mise en scène : précisément parce qu'il est dans la tonalité affective, il apporte tout avec lui. En même temps qu'il manifeste une espièglerie inouïe, c'est lui-même qui peint le décor de la scène, n'en déplaît aux peintres qualifiés. Ce que Baggesen dit de Sara Nickels : qu'elle arrive sur scène en coup de vent, avec une contrée champêtre derrière elle, vaut pour B., au bon sens du mot. Mais lui, il arrive en marchant. Dans un théâtre d'art proprement dit, on voit assez rarement un acteur qui sache vraiment marcher et s'arrêter. J'en ai pourtant vu un, rien qu'un. Mais ce dont B. est capable, je ne l'ai jamais vu auparavant. Non seulement il sait marcher, mais il sait *arriver en marchant*. C'est tout à fait autre chose. Grâce à cette génialité, il peut improviser, en même temps, tout son environnement scénique. Il ne se contente pas de représenter un compagnon en train de cheminer, il sait arriver en marchant comme lui, si bien qu'on voit toute une scène en imagination. On aperçoit le riant village à travers la poussière de la grand-route ; on entend son vacarme assourdi ; on voit le sentier qui court là-bas, autour de la mare, quand on tourne au coin de la forge — comme on voit B. arriver en marchant, son petit baluchon sur l'épaule, son bâton à la main, sans souci et infatigable. Il sait arriver en marchant sur la scène, avec, sur ses talons, des gamins des rues qu'on ne voit pas. Le Dr. Ryge lui-même, dans *Le Roi Salomon et Jørgen le chapelier*, ne pourrait produire cet effet. Vraiment, Mr

B. est une véritable économie pour un théâtre : avec lui, nul besoin de gamins des rues ni de coulisses. Pourtant ce compagnon-artisan ne propose aucun dessin de caractère : ses contours, en vérité magistraux, sont esquissés de manière trop inconsistante pour cela. C'est un incognito en qui habite le démon frénétique du comique qui bientôt se déchaîne entraînant tout en un débordement sans frein. De ce point de vue, la danse de B. est incomparable. Une fois chanté son couplet, il se met à danser. B. risque ici de se rompre le cou, car l'exécution, au sens strict, de ses figures de danse, ne le calme apparemment pas. A ce moment, il est absolument extraordinaire. La frénésie du rire qui est en lui ne peut plus se contenir dans les gestes ou les répliques ; il faut qu'il se prenne par la nuque, comme Münchhausen, pour se livrer à la jubilation en des cabrioles insensées, afin de ne faire plus qu'un avec sa tonalité affective. L'*Unique* peut bien, comme je l'ai dit, connaître l'effet adoucissant de ces jeux ; mais, pour s'y livrer sur scène, il faut un génie incontestable, il faut l'autorité du génie, sinon c'est proprement abominable.

Tout comique burlesque doit avoir une voix reconnaissable dès les coulisses qui puisse lui frayer son chemin. B. a une voix superbe, ce qui n'est pas la même chose bien sûr qu'un bon organe. La voix de *Grobecker* est plus criarde, mais un mot de lui dans les coulisses produit le même effet que trois coups de trompette à Dyrehavsbakken [la colline du Parc aux cerfs] : on est disposé à rire. A ce point de vue, je donne même à Gr. le pas sur B. Le génie de B. repose, au fond, sur un certain bon sens irrépressible dans l'espèglerie, grâce auquel il parvient à la frénésie. Gr., au contraire, s'y élève parfois grâce à la sensiblerie. Ainsi, je me souviens l'avoir vu représenter, dans une farce, un intendant. Celui-ci, tout dévoué à ses maîtres, croyait significatif de se livrer à une mise en scène solennelle pour leur embellir la vie. Il ne pensait donc qu'à préparer une fête champêtre pour ce moment suprême : l'arrivée de ses maîtres. Tout est prêt ; Gr. a choisi de représenter Mercure. Il a gardé son costume d'intendant, il s'est seulement attaché des ailes aux pieds et mis un casque sur la tête. Il prend une attitude pittoresque, se tient sur une jambe et commence un discours à ses maîtres. Gr. n'est sans doute pas un aussi grand lyrique que B., mais il a pourtant, lui aussi, une compréhension lyrique du

rire. Il incline à la correction et, de ce point de vue, accomplit souvent des choses magistrales, surtout dans le comique prosaïque. Mais il n'est pas autant que B., un élément de fermentation d'un bout à l'autre de la farce. Néanmoins c'est un génie, et un génie pour la farce.

On entre dans Königstädter Theater. On prend place aux premières galeries, où il y a relativement moins de gens : quand on veut voir une farce, on doit être confortablement installé, sans se sentir gêné le moins du monde par ce prestige de l'art au nom duquel tant de gens acceptent de s'entasser à l'intérieur d'un théâtre, afin de voir une pièce, comme s'il y allait de leur salut. De plus, l'air, dans ce théâtre, est à peu près pur : il n'est pas infecté par la sueur d'un public sensible à l'art ou par les exhalaisons d'un public qui en est enthousiaste. Aux premières galeries, on peut être à peu près sûr de trouver une loge pour une personne, pour soi tout seul. A défaut, j'ose recommander au lecteur, pour qu'il puisse au moins tirer profit du savoir contenu dans cet écrit, la loge n° 5 et 6, « *links* » [à gauche]. On y trouvera, tout au fond, une place dans un coin, comptée pour une personne, où l'on est incomparablement bien. On est donc là, tout seul dans sa loge ; le théâtre est vide ; l'orchestre joue une ouverture ; la musique retentit dans la grande salle, un peu « *unheimlich* » [inquiétante] précisément parce que tout est désert. On n'est pas allé au théâtre en touriste, ni en esthéticien ou en critique, mais, si possible, sans aucune de ces étiquettes, content d'être bien et confortablement installé, presque aussi bien que dans sa propre chambre. L'orchestre a fini ; déjà le rideau se soulève un peu. Alors commence cet autre orchestre qui n'obéit pas à la baguette du chef d'orchestre, mais suit son impulsion intérieure ; cet autre orchestre : le bruit naturel du paradis qui a déjà pressenti B. dans les coulisses. Je me tiens, en général, tout au fond de la loge ; donc je ne peux absolument pas voir les secondes galeries, ni le paradis qui, comme une visière de casquette, fait saillie au-dessus de ma tête. Le vacarme produit un effet d'autant plus fantastique.

Partout où je peux voir, c'est en grande partie le vide ; le vaste espace du théâtre se change pour moi en ce ventre de monstre marin, où se trouvait Jonas. Le vacarme du paradis semble venir du mouvement des *viscera* du monstre. Dès

l'instant où le paradis commence sa musique, plus besoin d'accompagnement, car B. l'anime et il anime B.

Jeune bonne inoubliable de mon enfance, ô toi, nymphe passagère, habitante du ruisseau qui court devant la maison de mon père, toi, la secourable, qui prenais toujours part à mes jeux d'enfant, bien que de toi seule occupée ! Toi, ma consolatrice fidèle, toi qui as gardé, au cours des ans, la pureté de l'innocence, sans prendre de l'âge, alors que je devenais vieux ! ô toi, paisible nymphe, auprès de qui je cherchai de nouveau refuge, las des hommes, las de moi-même, tant j'avais besoin d'une éternité de repos, plongé dans la tristesse, tant j'avais besoin d'une éternité d'oubli. Tu ne me refuseras point ce que les hommes voulurent me refuser en rendant l'éternité aussi agitée et encore plus terrible que le temps. Je m'étendis alors à ton côté pour échapper à moi-même dans l'immensité du ciel au-dessus de ma tête, pour m'oublier moi-même dans le bercement de ton murmure ! O toi, mon *moi* le plus heureux, toi vie passagère, habitante du ruisseau qui court devant la maison de mon père, où je reste allongé, semblable au bâton qu'a déposé le voyageur, mais je trouve salut, et délivrance dans le doux gazouillis mélancolique de ton ruissellement ! — Ainsi je m'étendais dans ma loge, jeté comme le vêtement du baigneur, allongé au bord des flots du rire, de l'espièglerie et de la jubilation qui bruissaient sans cesse devant moi ; je ne pouvais rien voir que l'espace du théâtre, rien entendre que le vacarme où j'étais plongé. Parfois seulement je me redressais pour regarder Beckmann et riais tant que, de fatigue, je m'allongeais de nouveau, las, le long du fleuve bruissant. C'était déjà la félicité et, pourtant, quelque chose me manquait. C'est alors que, dans le désert qui m'environnait de partout, je découvris un personnage qui me réjouit plus que Vendredi ne réjouit Robinson. Dans une loge, en face de moi, au troisième rang, se trouvait une jeune fille, à demi cachée par un monsieur et une dame d'un certain âge, assis au premier rang. Cette jeune fille n'était guère au théâtre pour être vue, puisque, dans ce théâtre, on est totalement dispensé de ces détestables exhibitions féminines. Elle était au troisième rang ; sa mise était simple et modeste, presque une toilette d'intérieur. Elle ne s'enveloppait pas de zibeline ni de martre, elle s'enveloppait d'une grande écharpe ; sa tête sortait de cette enveloppe et s'inclinait

humblement, comme sur une tige de muguet la plus haute clochette s'incline en sortant de la grande feuille qui l'enveloppe. Quand j'avais regardé Beckmann, et que, le corps tout secoué de rire, je m'allongeais de fatigue pour me laisser emporter par les flots de jubilation et de gaieté, quand je sortais de ce bain pour revenir à moi-même, alors je la cherchais des yeux et sa vue rafraîchissait tout mon être de son aimable douceur. Ou bien, quand un sentiment plus pathétique perçait dans la farce même, je la regardais encore ; sa manière d'être m'y invitait, car elle gardait tout le temps la même attitude recueillie, avec son calme sourire d'enfant étonné. Chaque soir, elle venait là, comme moi. Parfois, je me laissais aller à me demander ce qui pouvait bien l'amener là ; mais ces pensées restaient de simples tonalités affectives orientées vers elle. Par instants, il me semblait qu'elle devait être une jeune fille ayant beaucoup souffert pour s'envelopper si étroitement dans son châle, comme pour se garder du monde, jusqu'à ce que l'expression de sa figure m'assurât qu'elle était une heureuse enfant qui serrait son écharpe si étroitement pour mieux s'en donner à cœur joie. Elle ne soupçonnait pas qu'elle était vue, encore moins que mes yeux la surveillaient ; sinon c'eût été un péché envers elle et le pire pour moi, car il est une innocence, une inconscience que peut troubler même la pensée la plus pure. On ne découvre pas soi-même une telle ingénuité, mais si votre bon génie vous confie où se dissimule sa cachette, vous devez pourtant éviter de la blesser pour ne pas affliger votre génie. Si elle avait seulement soupçonné ma joie muette, à demi amoureuse, tout aurait été gâté, et rien pour réparer, pas même tout son amour ! A quelques milles de Copenhague, je sais où habite une jeune fille. Je connais le grand jardin ombragé, avec ses nombreux arbres et arbustes. Je sais, non loin de là, une pente couverte de broussailles, d'où l'on peut regarder en bas, dans le jardin, dissimulé dans la broussaille. Je ne l'ai confié à personne ; même mon cocher ne le sait pas, car je le trompe en descendant à quelque distance ! de là et en prenant à droite au lieu d'aller à gauche. Quand mon âme ne trouve pas le sommeil, quand la vue de mon lit m'angoisse plus qu'un instrument de torture, plus que le malade craint la table d'opération, alors je roule toute la nuit. Au petit matin, me voilà allongé dans ma cachette de broussaille. La vie commence à remuer, le soleil

ouvre l'œil, l'oiseau secoue son aile, le renard sort furtivement de sa tanière, le paysan se tient sur le seuil de sa porte pour contempler l'étendue des champs, la laitière, avec son seau, descend dans la prairie, le moissonneur fait résonner sa faux et se réjouit de ce prélude qui devient le refrain du jour et de l'activité, — c'est alors que la jeune fille s'avance elle aussi. Ah ! si l'on pouvait dormir ! dormir assez légèrement pour que le sommeil, lui-même ne devienne pas un fardeau plus lourd que celui du jour ! Si l'on pouvait se lever de sa couche, comme si personne n'y avait reposé, tant la couche elle-même resterait fraîche, attrayante, réconfortante à voir, comme si le dormeur, sans s'y reposer, s'était seulement penché sur elle pour bien la préparer ! Si l'on pouvait mourir en laissant son lit de mort, au moment même d'être enlevé, plus engageant au regard que le lit tourné, retourné, éventé par une mère attentionnée afin que l'enfant y dorme sur ses deux oreilles ! La jeune fille s'avance alors ; elle va, jetant à l'entour un regard étonné (mais qui s'étonne le plus, la jeune fille ou les arbres ?) ; elle s'accroupit parmi les arbustes pour une cueillette ; elle sautille, légère, de-ci de-là, puis se tient tranquille, toute à ses pensées. Quelle prodigieuse persuasion en tout cela ! Alors mon âme trouve enfin le repos. Heureuse jeune fille ! Si jamais un homme vient à gagner ton amour, puisses-tu, étant tout pour lui, le rendre aussi heureux que tu me rends heureux, moi, en ne faisant rien pour moi !

Der Talisman devait être représenté au Königstädter Theater ; son ressouvenir s'éveillait en mon âme et tout était aussi vivant que lorsque j'y étais, la dernière fois. Je me hâtai d'aller au théâtre. Pas de loge pour moi tout seul ; pas même une place aux numéros cinq et six, à gauche. Je dus aller à droite. Je me retrouvai là parmi des gens qui ne savaient pas avec certitude s'ils devaient s'amuser ou s'ennuyer, compagnie qu'on peut avec certitude tenir pour assommante. Pas une seule loge vide ou presque. Impossible de découvrir ma jeune fille, ou, si elle était là, impossible de pouvoir la reconnaître, perdue parmi ces gens. Beckmann ne put me dérider. Au bout d'une demi-heure, je n'y tins plus et je quittai le théâtre en pensant : « Il n'existe absolument aucune reprise. » Ce qui fit sur moi une profonde impression. Je ne suis plus de la première jeunesse, ni tout à fait ignorant de la vie. Bien avant mon dernier voyage

à Berlin, j'avais déjà perdu l'habitude de tabler sur l'incertain. Du même coup, je croyais que ce qui m'était transmis dans ce théâtre serait d'un genre plus durable. Et cela parce qu'on devrait avoir appris à réduire de bien des manières ses prétentions dans l'existence et à se débrouiller sans attendre d'en avoir proprement trouvé le sens, si bien qu'elle devrait être d'autant plus sûre. Mais l'existence serait-elle encore plus frauduleuse qu'un banqueroutier ? Il donne du moins cinquante pour cent, ou trente, il donne quelque chose enfin. Le comique est bien la moindre des choses qu'on puisse réclamer. Ne se laisserait-il pas, lui non plus, reprendre ?

Plein de ces pensées, je rentrai à la maison. Ma table de travail m'attendait. Le fauteuil de velours existait encore. Mais sa vue m'exaspéra si bien que je l'eusse presque mis en pièces, d'autant que, toute la maisonnée étant au lit, personne ne pouvait me l'ôter de là. A quoi bon un fauteuil de velours quand rien tout autour n'y répond ? C'est comme un homme qui se promènerait tout nu, coiffé d'un tricorne. J'allai donc au lit, sans avoir eu la moindre pensée raisonnable. Mais il y avait tant de lumière dans la chambre que, sans relâche, je voyais le fauteuil de velours, mi-éveillé, mi en rêve. Enfin, au matin, je me levai pour exécuter ce que j'avais résolu : le faire jeter dans un coin.

Mon chez-moi m'était devenu inconfortable, précisément parce que c'était une fausse reprise. Ma pensée était stérile ; mon imagination chagrine ne cessait de changer, comme par enchantement, en plaisirs de Tantale les ressouvenirs de mon dernier séjour, quand les pensées s'offraient d'elles-mêmes. Aujourd'hui, l'ivraie du ressouvenir étouffait chaque pensée en germe. Je sortis pour aller au café, où, la dernière fois, je venais chaque jour savourer ce breuvage qui, pris « pur, chaud, fort et sans abus », selon la formule du poète, peut toujours accompagner ce à quoi le poète le compare : — l'amitié. Je tiens au café, c'est bien le moins. Peut-être était-il aussi bon que la dernière fois ? On pourrait presque le croire, mais pour moi, il n'avait aucun goût. Le soleil embrasait les vitres de l'établissement ; l'air de la salle était étouffant. On cuisait comme dans une casserole, jusqu'à réduction complète. Un vent coulis qui transperçait tout comme un mini-alizé m'interdisait

de penser à une quelconque reprise, même si, d'ailleurs, l'occasion s'en était offerte.

Le soir, j'allai au restaurant où j'avais coutume de venir la dernière fois : je m'en étais même bien trouvé, l'habitude aidant, sans doute. J'y allais chaque soir, j'en connaissais tout avec la plus grande précision. Je savais à quel moment les hôtes s'apprêtaient à quitter la table, comment ils adressaient à la compagnie des saluts fraternels, si, en sortant, ils remettaient leur chapeau dans la pièce du fond ou dans celle de devant, si c'était avant d'ouvrir la porte ou une fois la porte franchie. Personne n'échappait à mon attention : comme Proserpine j'arrachais un cheveu à chaque tête, même aux chauves. — C'était absolument la même chose : mêmes mots d'esprit, mêmes politesses, mêmes manifestations de sympathie ; la salle était absolument la même, — bref : le même dans le même. Salomon dit que les querelles d'une femme sont comme les gouttes qui tombent du toit. Qu'eût-il dit de cette *Stilleben* [nature morte] ? Pensée terrible : une reprise était ici possible !

Le lendemain soir, j'étais au Königstädter Theater. Rien d'autre n'y fut repris que l'impossibilité d'une reprise. *Unter den Linden*, la poussière était insupportable ; toute tentative de se mêler aux autres hommes pour prendre ainsi un bain d'humanité, rebutait au plus haut point. C'était en vain que je me tournais et me retournais. La petite danseuse qui, la dernière fois, m'avait enchanté de sa grâce naissante, sur le point, pour ainsi dire, de sauter dans la vie, avait désormais fait le saut. L'aveugle à la porte de Brandebourg, mon joueur de harpe à moi — car j'étais bien le seul à m'inquiéter de lui — portait un manteau chiné gris au lieu du vert clair qui éveillait un désir nostalgique de douce mélancolie en le faisant ressembler à un saule pleureur ; il était perdu pour moi et gagné pour l'humanité ordinaire. L'admirable nez de l'appariteur avait pâli. Le professeur X. portait une paire de pantalons neufs qui lui donnait presque une allure militaire...

Tout cela reprit pendant quelques jours. La reprise m'emplit alors d'une telle amertume et d'un tel dégoût que je résolus de regagner mes foyers. Ma découverte, si elle n'avait rien de sensationnel, n'en était pas moins singulière : j'avais découvert

que la reprise n'existait absolument pas, je m'en étais assuré en la reprenant de toutes les manières.

Foyer, mon seul espoir ! Justinus Kerner raconte quelque part l'histoire d'un homme qui, dégoûté de son foyer, fit seller son cheval pour courir le vaste monde. Quand il eût chevauché un bout de chemin, le cheval le désarçonna. Cette culbute fut pour lui décisive. Comme il se retournait pour remonter sur son cheval, ses yeux tombèrent une fois encore sur le foyer qu'il voulait abandonner et voici : il le vit si beau qu'il y retourna sur-le-champ ! A mon foyer, j'étais à peu près sûr de trouver tout prêt pour la reprise. Je me suis toujours beaucoup méfié de tous les bouleversements. Que dis-je ! Cela va si loin que je déteste encore, toujours pour la même raison, tous les nettoyages possibles et, plus que tout, le savonnage de la maison. J'avais donc laissé les instructions les plus sévères pour qu'on respectât aussi pendant mon absence mes principes conservateurs. Mais qu'en advint-il ? Mon fidèle serviteur était d'un autre avis. Il comptait, en commençant son remue-ménage tout de suite après mon départ, en avoir fini à mon retour (et il est bien homme à tout remettre en ordre très méticuleusement). J'arrive, je sonne à ma porte, mon serviteur ouvre. Ce fut un instant fort significatif. Mon serviteur devint pâle comme un mort. A travers la porte entrebâillée sur les chambres je vis des choses épouvantables : tout était sens dessus-dessous. Je fus pétrifié. Dans son affolement, il ne sut que faire, sa mauvaise conscience le lancinait — et il me lança la porte au nez. C'en était trop ; j'étais au comble de la détresse ; mes principes étaient par terre. Je devais craindre le pire : être traité, comme le Conseiller de commerce Grønmeier, en revenant. Je reconnus qu'il n'existe aucune reprise. A ma première conception de la vie la victoire.

Quelle honte pour moi, si cavalier naguère envers ce jeune homme, d'en être arrivé maintenant au même point que lui ! Il me semblait que j'étais moi-même le jeune homme et que mes grands mots, que maintenant je ne voudrais reprendre à aucun prix, n'étaient qu'un rêve dont je m'éveillais pour laisser la vie irrésistible et perfide *prendre de nouveau* tout ce qu'elle avait donné, sans donner aucune reprise. N'est-elle pas ainsi faite ? Plus on devient vieux, plus la vie se montre trompeuse ; plus on devient astucieux, plus on apprend, et de bien des manières,

à se tirer d'affaire, d'autant plus fou on en sort, d'autant plus on en souffre ! Ce n'est pas comme un petit enfant : lui qui ne peut absolument pas se tirer d'affaire lui-même, il arrive toujours à s'en bien sortir. Je me souviens avoir vu une fois, dans la rue, une bonne qui poussait une voiture où se trouvaient deux enfants. L'un des deux, à peine âgé d'un an, dormait à poings fermés : il était couché dans la voiture sans donner signe de vie. L'autre était une petite fille d'environ deux ans, rondelette, potelée, aux bras courts : une vraie petite Madame. Elle avait pris ses aises dans la voiture, occupant largement les deux tiers de la place, si bien que l'enfant plus petit, couché à ses côtés, avait l'air d'un sac que Madame avait pris avec elle dans la voiture. Admirable égoïsme : elle ne s'embarrassait, semblait-il, de personne, que d'elle-même, ni d'aucune autre entreprise humaine que de pouvoir trouver une bonne place. Survint, à toute allure, une charrette. La voiture d'enfants était visiblement en danger ; déjà les gens accouraient quand, d'un brusque mouvement, la nourrice parvint à la diriger sous une porte cochère. Toute l'assistance était dans l'angoisse, et moi aussi. Mais la Madame restait bien paisible ; elle n'avait pas changé de figure et se fourrait de plus belle les doigts dans le nez. « Tout cela m'est bien égal, pensait-elle sans doute, c'est l'affaire de ma nourrice. » En vain chercherait-on pareil héroïsme chez quelqu'un de plus vieux.

Plus on devient vieux, plus on comprend la vie, plus on a de penchant pour les choses agréables et de capacité pour les goûter, bref, plus on devient compétent, d'autant moins est-on satisfait. Satisfait entièrement, absolument, satisfait de toutes les manières, on ne l'est jamais ; être relativement satisfait ne vaut pas la peine : plutôt être entièrement insatisfait. Quiconque a examiné à fond la question me donnera sûrement raison : il n'est jamais permis à un homme d'être absolument satisfait de toutes les manières imaginables, fût-ce une demi-heure, dans sa vie tout entière. Inutile de dire qu'il y faudrait, en effet, un peu plus que la nourriture et le vêtement ! J'ai, pour ma part, une seule fois, approché cet état. Un matin, je me levai et me trouvai exceptionnellement bien. Cette euphorie, au-delà de toute comparaison, alla croissant toute la matinée. A une heure précise, j'atteignais le degré le plus haut et pressentis le vertige maximal qui n'est mentionné sur aucun alcoolomètre du

bien-être, ni même sur le thermomètre de la poésie. Mon corps avait perdu sa pesanteur terrestre. C'était comme si je n'avais plus aucun corps, parce que, précisément, chaque fonction jouissait entièrement de sa propre satisfaction, chaque nerf se délectait pour sa part et en harmonie avec l'ensemble, tandis que chaque battement de pouls ne trahissait l'inquiétude de l'organisme que pour rappeler et signaler la volupté de l'instant. Je marchais en planant, non pas comme l'oiseau qui, dans son envol, fend l'air en quittant la terre, mais comme le vent qui ondule sur les blés, comme la mer où se berce une félicité nostalgique, comme les nuages rêveurs qui glissent imperceptiblement. Mon être essentiel n'était que transparence, comme la profondeur de l'abîme marin, comme le silence de la nuit satisfaite d'elle-même, comme la tranquillité monocorde de midi. Chaque tonalité affective reposait en mon âme avec sa résonance mélodique. Chaque pensée s'offrait d'elle-même et chaque pensée, invention saugrenue ou idée très riche, s'offrait avec la solennité de la félicité. Chaque impression, pressentie avant de se produire, s'éveillait donc en moi-même. L'existence tout entière était comme amoureuse de moi et tout tressaillait en un commerce fécond avec mon être. Tout en moi était présage, toute énigme s'éclairait dans la félicité de mon microcosme. Là tout s'éclairait en soi, même les choses désagréables, la remarque la plus assommante, la vue de ce qui répugne, la collision la plus funeste. Comme je l'ai dit, à une heure précise, j'étais parvenu au degré le plus haut où je pressentais la félicité suprême, quant, tout à coup quelque chose se mit à me gratter dans un œil. Cil, brin de rien, grain de poussière ? je ne sais. Mais ce que je sais, c'est qu'à l'instant même, je fus précipité comme dans un abîme de désespoir. Ce que chacun comprendra aisément, s'il s'est élevé aussi haut que moi, et, arrivé là, s'est en même temps préoccupé de cette question de principe : dans quelle mesure peut-on, en général, atteindre la satisfaction absolue ? Depuis ce temps j'ai abandonné tout espoir de jamais me trouver absolument satisfait de toutes les manières. J'ai perdu l'espoir, une fois nourri, non pas d'être absolument satisfait en tous temps, mais du moins, en de rares instants, même si ces unités instantanées étaient si peu nombreuses qu'il « suffise », comme

dit Shakespeare, « d'une arithmétique de débitant de bière pour les additionner ».

J'en étais déjà arrivé là avant d'apprendre à connaître ce jeune homme. Dès que je m'interrogeais moi-même ou que la question de la parfaite satisfaction, fût-elle pour une simple demi-heure, était posée, je déclarais toujours : *Renonce*. Ce fut alors que je m'occupai, de temps à autre, de l'idée de reprise. Et j'en fus enthousiasmé. En quoi je fus une fois de plus la victime de mon zèle pour les principes, car je suis tout à fait convaincu que si je n'étais pas parti en voyage avec l'intention de mettre cette idée à l'épreuve, je me serais royalement amusé tout à fait comme la dernière fois. Que ne puis-je me tenir au-dedans du général au lieu de vouloir des principes ! Que ne puis-je aller vêtu comme les autres hommes au lieu de vouloir les bottes rigides du voyageur ! Orateurs sacrés et profanes, poètes et prosateurs, patrons de bateaux et entrepreneurs de pompes funèbres, héros et poltrons, tous tant qu'ils sont, ne disent-ils pas à l'unisson que la vie est un fleuve ? Où peut-on prendre une idée aussi saugrenue que celle de reprise et qu'y a-t-il d'encore plus saugrenue que de vouloir l'ériger en principe ? Mon jeune ami, lui, pensait : « Laisse aller. » En quoi il se conduisait mieux que s'il avait voulu commencer par la reprise. Dans ce dernier cas il aurait bien trouvé de nouveau l'aimée, mais comme l'amoureux de la chanson populaire qui, voulant la reprise, retrouva une nonne, cheveux coupés et lèvres exsangues. Il voulait la reprise ; il l'eût donc et la reprise le frappa à mort.

*Das Nönnlein kam gegangen
In einem schneeweissen Kleid ;
Ihr Häär! nur abgeschnitten,
Ihr router Mund war bleich.*

*Der Knab, et setzt sich nieder,
Er sass auf einem Stein ;
Er weint die hellen Thränen,
Brach ihm sein Herz entzwei.*

Cf. Herder : *Volkslieder*, éd. Falk, Leipzig, 1825, t. 1, p. 57.

[La nonette s'en était allée
Dans un vêtement blanc comme neige ;
Sa chevelure venait d'être coupée,
Sa bouche rouge était blême.

Quant au jeune homme, il tombe assis,
Assis sur la pierre,
Il fond en larmes, en larmes claires ;
Et son cœur se brise.]

Vive le cor de postillon ! C'est mon instrument, pour bien des raisons et surtout parce ce qu'on n'est jamais sûr de pouvoir tirer de cet instrument le même son. Le cor de postillon offre, en effet, d'infinies possibilités. Celui qui le porte à la bouche pour y déposer sa sagesse ne se rendra jamais coupable d'une reprise et celui qui, en guise de réponse, met à la disposition de son ami un cor de postillon, ne dit rien, mais explique tout. Loué soit le cor de postillon ! C'est mon symbole. Les vieux ascètes mettaient sur leur table une tête de mort, dont la contemplation soutenait leur conception de la vie. De même le cor de postillon sur ma table doit toujours me rappeler ce qu'est le sens de la vie. Vive le cor de postillon ! Mais ce n'est pas la peine de voyager. Nul besoin, en effet, de se déplacer, pour être convaincu qu'il n'y a aucune reprise. Non ! qu'on reste donc en repos dans sa chambre, puisque tout est vanité et que tout passe, et l'on voyagera encore plus vite qu'en chemin de fer, tout en restant bien tranquille. Tout doit me le rappeler : mon serviteur portera la livrée des postes ; moi-même je n'irai pas à un grand dîner sans prendre la poste. Adieu ! Adieu ! Toi, riche espérance de la jeunesse, pourquoi te hâtes-tu, pourquoi cette précipitation ? Ce que tu poursuis n'existe pas, et toi pas davantage ! Adieu ! toi, virile énergie ! Pourquoi ton pas frappe-t-il si fort la terre ? Ce que tu piétines, c'est une illusion ! Adieu ! toi, projet victorieux. Tu atteins sans doute le but, mais tu ne pourrais guider l'exécution de l'œuvre qu'en te retournant sur elle, ce que tu ne peux pas ! Adieu ! toi, forêt magnifique. Quand j'ai voulu te voir, tu étais flétrie ! Précipite-toi, toi fleuve qui passes ! toi, le seul et unique qui saches vraiment ce que tu veux : car tu ne veux que couler, te perdre dans la mer jamais remplie ! Continue sans désespérer, toi, drame de la vie,

que nul ne peut appeler comédie, nul tragédie, parce que nul n'en voit la fin ! Continue sans désespérer, toi, drame de l'existence, où la vie n'est pas donnée de nouveau, pas plus que l'argent ! Pourquoi personne, jamais n'est revenu de chez les morts ? Parce que la vie ne sait pas captiver comme le sait la mort, parce que la vie ne possède pas la persuasion comme la mort. Oui, la mort persuade à merveille, pourvu qu'on lui laisse la parole sans répliquer. C'est alors qu'elle convainc au moment même, et jamais personne n'a eu un mot à lui objecter ou n'a regretté l'éloquence de la vie. O mort ! Grande est ta persuasion et, après toi, il n'est personne qui puisse faire d'aussi beaux discours que l'homme à qui l'éloquence donna le surnom de *πεισιθάνατος* [celui qui persuade de mourir], parce qu'il discourut sur toi avec la puissance de la persuasion !

LA REPRISE

Il se passa quelque temps ; mon serviteur avait réparé, comme une Eve bonne ménagère, le désordre dont il s'était auparavant rendu coupable : un ordre monotone et uniforme était rétabli, dans toute ma maison. Tout ce qui ne pouvait marcher, — se trouvait à sa place précise, et ce qui pouvait marcher suivait son cours escompté : ma pendule, mon serviteur et moi-même qui arpentai le parquet à pas mesurés. J'avais acquis l'assurance qu'il n'existe aucune reprise ; mais il n'en reste pas moins toujours sûr et vrai que la fixité inébranlable des habitudes jointe à l'assoupissement des facultés d'observation peut aboutir à une uniformité dont la puissance narcotique dépasse de beaucoup celle des distractions les plus capricieuses ; en outre, cette uniformité prend, avec le temps, de plus en plus de cette force qui est semblable à celle d'une formule incantatoire. Aux fouilles d'Herculanum et de Pompéi, on a retrouvé toutes choses à leur place, telles que leurs propriétaires respectifs les avaient laissées ; si j'avais vécu en ce temps-là, les archéologues auraient peut-être trouvé, avec étonnement, un homme en train d'arpenter le parquet à pas mesurés. Pour maintenir cet ordre établi et constant, j'avais recours à tous les moyens ; je passais même certaines heures, comme l'empereur Domitien, à faire le tour de la chambre, armé d'un tue-mouches, à la poursuite de toute mouche révolutionnaire. J'en épargnai pourtant trois qui, à des heures précises, volaient en bourdonnant à travers la pièce. Ainsi vivais-je, oubliant le monde, oublié de lui, du moins je le

croyais, quand, un beau jour, je reçus une lettre de mon jeune ami. Plusieurs autres suivirent, toujours à l'intervalle d'un mois environ, sans que toutefois j'en pusse tirer la moindre conclusion sur la distance de son lieu de retraite. Il n'a même pas voulu donner le moindre renseignement et c'était peut-être une pure mystification exécutée, en ce cas, avec prudence, en laissant entre les envois un intervalle de trois semaines et un jour à près de cinq semaines. Il ne souhaitait pas m'importuner par une correspondance ; et, même si j'étais disposé à lui rendre la pareille ou du moins à donner une réponse à sa lettre, il ne souhaite pas en recevoir — il ne veut que s'épancher.

Sa première lettre confirme ce que je savais déjà : comme toute nature mélancolique, il est plutôt susceptible et, en dépit comme en raison de cette irritabilité, en constante contradiction avec lui-même. Il souhaite que je sois son confident, et pourtant il ne le souhaite pas ; que dis-je ? que je le sois l'angoisse. Il se sent rassuré par ma prétendue supériorité, et pourtant elle lui est désagréable. Il se confie à moi, et pourtant il ne souhaite aucune réponse, il ne veut même pas me voir. Il exige de moi le silence, un silence inviolable « par tout ce qui est sacré », et pourtant il entre quasiment en fureur à la pensée que j'ai cette puissance de me taire. Personne ne doit savoir que je suis son confident, pas âme qui vive : ni lui, ni moi par conséquent ! Pour expliquer cette confusion de manière à nous contenter et satisfaire l'un et l'autre, il a la bonté de me signifier, avec urbanité, qu'il me tient proprement pour un faible d'esprit. Comment avoir le courage de me prononcer sur la hardiesse de cette interprétation ? A mon avis, ce ne serait assurément que prouver encore mieux le bien-fondé de l'accusation ; mais, si je m'abstiens, ce sera précisément, à ses yeux, un nouvel indice de cette ataraxie, de cette faiblesse d'esprit que rien, pas même l'offense, n'affecte personnellement. Voilà bien le remerciement obtenu pour s'être entraîné, pendant plus d'un an, à n'avoir pour objectif que l'intérêt de l'idée devant les hommes en même temps que, si possible, celui de chaque homme en qui l'idée est en mouvement ! Je cherchai, naguère, à secourir en lui l'idée ; je récolte maintenant mon salaire : je dois à la fois être et ne pas être l'être et le néant, selon son bon plaisir ; je ne dois pas attendre la moindre reconnaissance de mon mérite, puisque je suis capable d'être tout et le reste et, ainsi, de l'aider une fois

de plus à sortir de la contradiction. Mais s'il mesurait, de son côté, quelle reconnaissance indirecte recèle une telle *Zumuthung* [présomption] de mes capacités, c'est pour le coup qu'il serait furieux. Etre son confident est la chose la plus difficile des choses les plus difficiles ; il oublie simplement que je pourrais, d'un seul mot, lui infliger la plus profonde offense, par exemple, en le priant de s'abstenir de toute correspondance. On punissait, sans doute, celui qui trahissait les mystères d'Eleusis, mais aussi celui qui outrageait l'institution, en refusant d'être initié. Tel fut le cas, d'après le récit d'un auteur grec, d'un homme du nom de Demonax, qui s'en tira pourtant sain et sauf, grâce à l'ingéniosité de sa défense. Ma situation de confident est encore plus critique ; car mon jeune ami est encore bien plus farouche, s'agissant de ses mystères à lui : il se met en colère même quand je fais ce qu'il exige de la manière la plus pressante — quand je me tais.

Cependant, quand il croit que je l'ai tout à fait oublié, là encore, il est injuste envers moi. A sa disparition soudaine, je craignis vraiment que, par désespoir, il n'eût attenté à ses jours. D'habitude, il est rare qu'un tel événement reste longtemps caché ; or je n'avais rien entendu ni lu de tel ; je conclus donc qu'il devait être en vie, là où il s'était « planqué ». La jeune fille qu'il avait plaquée, ne savait absolument rien. Un beau jour, il ne vint pas et elle n'entendit absolument plus parler de lui. Elle ne sombra pas d'un coup dans la douleur : peu à peu s'éveilla un pressentiment, une peur ; peu à peu, la douleur devint consciente d'elle-même, si bien que la jeune fille s'assoupit en douceur dans un rêve vague de l'événement et de son sens. Elle me fut un nouveau sujet d'observations. Mon ami n'était pas de ceux qui s'entendent à tourmenter l'aimée jusqu'à épuisement pour la rejeter ensuite ; au contraire, lorsqu'il disparut, elle se trouvait dans le meilleur état souhaitable : florissante de santé, enrichie de tout le butin poétique de son amant, nourrie fortement du précieux cordial de l'illusion poétique. Il est assez rare de trouver en pareil état une jeune fille abandonnée. Quand je la vis, quelques jours après, elle était encore vive comme un poisson tout frais pêché ; d'ordinaire, une jeune fille est alors plutôt hâve, affamée comme un poisson qui a séjourné dans un vivier. En mon for intérieur, j'étais donc convaincu qu'il devait être en vie ; aussi je fus vraiment

heureux qu'il n'eût pas recouru à ce moyen désespéré de se donner pour mort. Incroyable la confusion qui se produit dans le domaine érotique, quand un partenaire juge à propos de vouloir mourir de chagrin ou de vouloir mourir pour être quitte de tout. Suivant sa propre déclaration solennelle, une jeune fille voulait mourir de chagrin parce que son amant était un imposteur. Mais voilà ! il n'était nullement imposteur et il avait peut-être de bien meilleures intentions qu'elle ne le concevait. Mais, ce que du reste, il aurait peut-être fait, le temps venu, il ne pouvait actuellement s'y résoudre, simplement parce qu'elle s'était permise, une fois, de le plonger dans l'angoisse en lui donnant l'assurance qu'elle voulait mourir. En quoi, disait-il, elle avait usé d'un artifice oratoire ou dit, en tout cas, ce qu'une jeune fille ne devrait jamais dire, soit qu'elle croie le jeune homme à ce moment-là réellement imposteur : elle devrait alors être trop fière pour le faire ; soit qu'elle ait encore foi en lui : elle devrait alors s'apercevoir qu'elle commet envers lui une criante injustice. Quant à vouloir mourir pour être quitte de tout, on ne peut imaginer moyen plus misérable : il implique le plus offensant outrage envers une jeune fille. Elle croit mort son amant ; elle prend le deuil ; elle est tout éplorée, elle pleure le disparu en toute bonne foi, avec sincérité. Mais ne devra-t-elle pas prendre presque en dégoût ses propres sentiments, si, un jour, plus tard, elle découvre qu'il est vivant, sans avoir le moins du monde pensé à la mort ? Ou bien supposez que, dans une autre vie seulement, elle ait un soupçon, non sur la réalité de la mort du jeune homme, qui ne fait bien sûr, aucun doute, mais sur le fait qu'il soit mort au moment où il le disait et où elle le pleurait ! Ce serait un beau sujet pour un auteur apocalyptique qui saurait son Aristophane (je veux dire le grec et non ces hommes particuliers qu'on nommait comme *doctores cerei* au Moyen Age) et son Lucien. On pourrait entretenir longtemps le quiproquo ; mort, il l'était assurément et mort il le resterait. La jeune fille endeuillée s'éveillerait alors pour commencer au point où ils en seraient restés, jusqu'à découvrir qu'il y avait un petit moyen terme entre eux.

Quand je reçus la lettre du jeune homme, un vivant ressouvenir se réveilla en mon âme et ce ne fut pas de sang-froid que j'accueillis son histoire. Quand j'en arrivai, dans la lettre, à cette explication malencontreuse qui n'en était pas une et

qui faisait de moi un faible d'esprit, il me vint aussitôt à l'idée qu'il avait maintenant décelé le secret des secrets, secret gardé par une jalousie qui a plus de cent yeux ! Au temps de nos tête-à-tête, il ne m'avait pas échappé qu'il insinuait fort prudemment, avant de lâcher le mot, que j'étais « bizarre ». Bah ! un observateur doit s'y attendre. Il doit pouvoir offrir à qui se confesse à lui une petite garantie. Une jeune fille qui se confesse exige toujours une garantie positive, et un mâle, une négative : la raison en est l'abandon et l'humilité de la femme d'un côté et, de l'autre, l'orgueil et la suffisance du mâle. Quelle consolation que celui dont on attend conseil et explication soit — faible d'esprit ! Plus besoin de rougir de honte. Parler avec un tel homme, c'est comme parler avec un arbre, et si quelqu'un se pose des questions, on répond qu'on agit ainsi « par simple curiosité »... Un observateur doit savoir être d'un abord facile, sinon personne ne s'ouvrira à lui ; par-dessus tout, il doit se garder d'avoir une éthique sévère ou de se présenter comme un modèle de vertu ! « C'est un homme dépravé, dira-t-on, il fréquente des dépravés, il a de sales histoires — *ergo*, moi qui suis beaucoup mieux, je peux bien me confier à lui ! » Mais tant pis ! Je ne demande rien aux hommes, que leur teneur en conscience. Je la pèse et tout découle de sa densité et alors aucun prix n'est trop élevé pour moi.

Une lecture rapide de sa lettre suffit à me faire voir clairement que son histoire d'amour avait laissé en lui une impression beaucoup plus profonde que je l'avais supposé. Il faut qu'il m'ait caché certaines de ses tonalités affectives ; cela se comprend : à l'époque, je n'étais encore que « bizarre » ; mais me voilà faible d'esprit et c'est *was anders* [une tout autre affaire]. Si l'affaire s'enchaîne ainsi, il ne lui reste plus qu'à faire un mouvement religieux. C'est ainsi que l'amour mène un homme de plus en plus loin. Je l'ai constaté bien souvent, et je dois le constater ici une nouvelle fois : « l'existence fait preuve d'une pénétration infinie puisque la puissance qui la gouverne sait combiner des intrigues bien autrement que tous les poètes réunis *in uno* ». Le jeune homme était ainsi constitué, ainsi doué par la Nature, que j'aurais parié qu'il n'avait pas été pris aux rets de l'amour-passion. Mais il y a, dans ce domaine, des exceptions qui ne se laissent pas décliner selon les formes du cas général. Le jeune homme avait un esprit hors du commun,

il en avait beaucoup et surtout dans le registre de l'imagination. Son activité créatrice une fois éveillée, elle lui suffirait toute la vie, surtout s'il savait se comprendre correctement et s'en tenir aux agréables divertissements domestiques, avec l'esprit comme emploi et l'imagination comme passe-temps. Cette vie-là constitue le contre-modèle le plus parfait de l'amour-passion : il écarte les inconvénients et les fatalités de l'amour-passion tout en offrant une ressemblance positive avec ce qu'il y a de plus beau dans sa félicité. Toute nature de ce genre n'a nul besoin de l'amour de la femme ; j'ai l'habitude de me l'expliquer en me disant qu'un tel homme, ayant été femme dans une existence antérieure, en garde le ressouvenir, maintenant qu'il est devenu mâle. S'il tombe amoureux d'une jeune fille, il n'en est que troublé et sa tâche s'en trouve toujours faussée ; car il peut presque se charger des deux *partes* [rôles] : celui de la femme et le sien. Pour elle comme pour lui, quel désagrément ! D'un autre côté, notre homme avait une nature fort mélancolique. De même que son premier côté devait l'empêcher de serrer de trop près une jeune fille, de même le second devait le mettre à l'abri s'il plaisait à quelque beauté rusée de lui tendre un piège. Une mélancolie profonde de style sympathique est et sera toujours l'humiliation par excellence pour tout l'artifice féminin. A supposer qu'une jeune fille réussisse à attirer vers elle un pareil jeune homme, à l'instant où elle jubile déjà de sa victoire, lui, de son côté, pourrait bien se demander : « Ne te rends-tu pas coupable d'injustice envers elle en t'abandonnant à ces sentiments ? Seras-tu pour elle autre chose qu'une gêne ? » Et alors, bonsoir toutes les intrigues féminines ! Mais à présent, la situation est singulièrement changée puisqu'il a pris le parti de la jeune fille, dont il est surtout disposé à voir toute la perfection, pour la mettre en avant, peut-être mieux qu'elle ne saurait le faire elle-même et pour l'admirer mieux qu'elle y prétend peut-être ! Mais elle n'obtiendra rien de plus.

Je n'aurais jamais attendu de lui qu'il pût rester suspendu à une histoire d'amour. Mais, l'existence est vraiment ingénieuse ! Ce n'est pas de l'amabilité de la jeune fille qu'il est captif, mais du remords d'avoir été injuste envers elle en troublant sa vie. Il s'est rapproché d'elle à la légère ; il se rend compte que l'amour ne peut se réaliser, qu'il peut être heureux sans elle, et qu'il peut le rester surtout avec ce nouveau don

qu'il s'est découvert. Enfin, il rompt. Mais alors, il ne peut oublier qu'il a commis une injustice. Comme s'il y avait justement injustice à rompre, quand rien ne peut aboutir ! Même s'il avait l'esprit libre et qu'on l'interpellât ainsi : « Voici la jeune fille ; veux-tu te rapprocher d'elle, veux-tu tomber amoureux d'elle ? », en ce cas, il répondrait presque à coup sûr : « Pour rien au monde : j'ai appris une fois ce qui s'ensuit ; on n'oublie pas ces choses-là. » C'est bien ainsi que devrait se poser la question, s'il ne veut pas se tromper lui-même. Pour lui, il reste avéré que son amour ne peut, humainement parlant, se réaliser. Il est donc arrivé à la frontière du miraculeux, qui ne saurait dès lors se produire, si toutefois il se produit, qu'en vertu de l'absurde. A cette difficulté, il ne pense absolument pas ; ou peut-être suis-je trop inventif, avec toutes ces ruses que j'ai en tête ! Aime-t-il réellement la jeune fille ou n'est-elle encore ici que l'occasion qui le met en mouvement ? Une fois encore, sans aucun doute, ce qui le préoccupe n'est ni la possession, au sens le plus fort, ni les suites qu'elle entraîne avec elle, c'est seulement le retour pensé de manière purement formelle. Si elle devait mourir demain, il n'en serait pas autrement troublé ; il ne ressentirait pas, à proprement parler, une perte ; car, l'essentiel de son être serait alors en repos. La discorde née en lui au contact de la jeune fille cesserait : il serait réconcilié du fait qu'il serait réellement revenu vers elle. La jeune fille, une fois encore, n'a donc aucune réalité, mais elle est le reflet des mouvements qui animent le jeune homme ; ainsi que leur incitation. La jeune fille prend donc une prodigieuse signification, il ne pourra jamais l'oublier ; mais, cette signification, elle ne la tient pas d'elle-même, mais de son rapport avec lui. Elle est pour ainsi dire à la frontière de l'être essentiel du jeune homme ; mais un tel rapport n'est pas érotique. Religieusement parlant, on pourrait dire que tout se passe comme si Dieu lui-même se servait de cette jeune fille pour le rendre captif ; quant à la jeune fille, elle n'a aucune réalité, mais elle est comme ces mouches de gaze qu'on fixe à un hameçon. Je suis absolument sûr qu'il ne connaît absolument rien de la jeune fille, quoiqu'il ait été lié à elle et que, depuis lors, elle n'ait certes jamais été absente de ses pensées. Elle est la jeune fille ; un point, c'est tout. Qu'elle soit, dans le concret, telle ou telle, qu'elle soit le charme, l'amabilité, la fidélité,

l'amour qui s'offre en sacrifice, qui fait tout oser, remuer ciel et terre, il n'y pense absolument pas. S'il voulait se justifier en se demandant quelle joie, quelle félicité il attend au juste d'un rapport érotique réel, il n'aurait sans doute pas un seul mot à dire. Le retour qui le préoccupe est obtenu à l'instant même — qu'il s'effectue, que le jeune homme puisse délivrer son honneur et sa fierté ! Comme si ce n'était pas aussi une affaire d'honneur et de fierté que de braver des anxiétés aussi puérides ! Peut-être même s'attend-il à une altération de sa personnalité ; mais ce n'est rien, quand il suffit, pour ainsi dire, de se venger sur l'existence qui s'est moquée de lui en le rendant coupable alors qu'il était innocent et en dépouillant de tout sens, sur ce point, son rapport à la réalité, si bien qu'il lui faut prendre son parti de se voir traité d'imposteur par tout amant réel. Ne serait-ce pas une tâche que d'assumer un pareil rôle ? Pourtant, il se peut que je ne le comprenne pas tout à fait ; il se peut qu'il cache quelque chose ; il se peut qu'il aime tout de même en vérité. Mais ce qui est sûr, c'est la fin de l'histoire : un jour il me tuera pour me confier le saint des saints. On voit que la situation d'observateur est pleine de dangers. Je souhaiterais, néanmoins, par pur intérêt psychologique, qu'il me soit possible d'avoir sous la main la jeune fille un instant éloignée, ainsi que le jeune homme qui l'imaginerait mariée : je parie que j'aurais une autre explication ; car sa sympathie à lui est si mélancolique que je crois qu'en faveur de la jeune fille, il s' imagine qu'il l'aime.

Le problème sur lequel il achoppe c'est, ni plus ni moins, celui de la reprise. Il a raison de n'en pas chercher la solution dans la philosophie grecque, ni non plus dans la moderne ; car les Grecs font le mouvement opposé : un Grec choisirait ici de se ressouvenir, sans que sa conscience l'angoisse ; quant à la philosophie moderne, elle ne fait aucun mouvement ; elle ne fait, en général, que radoter à propos de « dépassements » et, si toutefois elle fait un mouvement, celui-ci se trouve toujours dans l'immanence ; la reprise, au contraire, est et demeure une transcendance. J'ai de la chance que le jeune homme ne cherche auprès de moi aucune explication ; car j'ai renoncé à ma théorie, je vais à la dérive. La reprise est aussi trop transcendante pour moi. Je peux bien faire le tour de moi-même ; mais je ne peux pas sortir de moi pour m'élever au-dessus de moi-même ;

quant au point d'Archimède, je ne puis le découvrir. Par bonheur, mon ami ne cherche pas les lumières de quelque philosophe en renom dans le monde, ou de quelque *professor publicus ordinarius* ; il recourt à un penseur privé qui, après avoir connu la gloire du monde, se retira de la vie. — En d'autres termes, il fait appel à *Job*, qui ne prend pas la pose en chaire pour se porter garant avec assurance, gesticulations à l'appui, de la vérité de ses dires, mais qui, là sur son tas de cendres, en train de se gratter avec un tesson, lance, sans interrompre cette occupation manuelle, de brèves observations et réflexions. Il pense avoir trouvé ici ce qu'il cherche ; dans ce petit cercle de *Job* avec sa femme et ses trois amis, il écoute, à son avis, la vérité, plus magnifique, plus joyeuse et plus vraie que dans un banquet grec.

Même s'il voulait encore solliciter mes conseils, ce serait en vain. Le mouvement religieux, en effet, je ne puis le faire : c'est contre ma nature. Je n'en nie pas pour cela la réalité, ni qu'on puisse apprendre beaucoup d'un jeune homme. S'il réussit à le faire, il n'aura pas de plus fervent admirateur que moi. S'il y réussit, je le tiendrai quitte de toute son irritabilité dans ses relations avec moi. Simplement, je ne puis nier qu'à force de considérer toute cette affaire, je soupçonne de plus belle la jeune fille de s'être autorisée, d'une manière ou d'une autre, à vouloir le rendre captif à la faveur de sa mélancolie. En ce cas, je ne voudrais pas être à sa place. Cela finira mal. L'existence fait toujours payer cher, avec la plus grande rigueur, pareille conduite.

Le 15 août.

Mon silencieux confident !

Vous serez peut-être étonné de recevoir tout à coup une lettre de celui qui était, pour vous, mort depuis bien longtemps ; mort, autant dire oublié, oublié, autant dire mort. Que votre étonnement se prolonge, je n'ose y compter. J'imagine qu'à l'instant même vous allez reprendre, pour ainsi dire, le fil de mon histoire, en disant : « Fort bien ! C'était lui, avec son amour malheureux. Où en étions-nous ? » Allons, allons, oui ! ce seront bien là vos réactions ! En vérité, vous êtes terrible avec votre calme ! Quand j'y pense, mon sang bout

et pourtant je ne puis m'arracher à vous ; vous m'enchaînez avec une singulière puissance. Parler avec vous me procure un indescriptible et bienfaisant soulagement ; c'est comme parler avec soi-même ou avec une idée. Mais quand on s'est exprimé, qu'on a trouvé un réconfort dans cet épanchement, on voit tout à coup votre mine immuable et on pense que c'est un homme qui se tient devant soi, et un homme d'une prodigieuse astuce, avec lequel on vient de parler ; mais alors la peur vous gagne tout entier. Seigneur Dieu ! l'affligé est toujours un peu jaloux de son honneur quand il s'agit de son chagrin. Il ne veut pas se confier au premier venu : il exige le silence. Au moins, on peut être sûr de le trouver auprès de vous. Et pourtant, une fois bien consolé, on retrouve son angoisse ; car ce silence qui est le vôtre, plus silencieux que la tombe, a sans doute en dépôt beaucoup d'histoires semblables. Vous êtes instruit de tout, vous ne vous embrouillez pas, vous pouvez, à la seconde qui suit une confiance, reprendre le fil d'un autre secret en commençant là où vous en étiez arrivé. On regrette alors de s'être confié à vous. Seigneur Dieu ! l'affligé est un peu jaloux de son honneur s'agissant de son chagrin. Il veut que celui qu'il initie à son chagrin puisse en sentir tout le poids, toute la signification. Vous ne décevez pas son attente ; vous saisissez, en effet, mieux que lui-même, les nuances les plus fines. Mais, dans l'instant qui suit, je désespère de cette supériorité capable de s'instruire de tout, en sorte que rien ne lui soit nouveau ou inconnu. Si j'étais maître et seigneur de tous les hommes, alors, Dieu vous soit en aide ! je vous tiendrais enfermé avec moi dans une cage pour que vous puissiez appartenir à moi seul. En ce cas, je me ménagerais sans doute l'angoisse qui me tourmenterait le plus : celle de vous voir chaque jour. Vous avez une puissance démoniaque : elle peut tenter un homme jusqu'à vouloir tout oser, jusqu'à vouloir des forces que, d'ordinaire, il ne possède ni ne désire que dans le temps où il est sous votre regard, jusqu'à vouloir paraître ce qu'il n'est pas, rien que pour gagner ce sourire d'approbation qui récompense au-delà de toute expression. J'aimerais bien vous voir toute la journée, vous entendre aussi la nuit ; et pourtant, quand je devrais agir, je ne voudrais à aucun prix le faire en votre présence. Vous pourriez, d'un seul mot, tout embrouiller. Je n'ai pas le courage d'avouer ma faiblesse en face de vous ; l'aurais-je fait une fois,

je deviendrais le plus lâche de tous les hommes, parce qu'il me semblerait avoir tout perdu. Ainsi vous m'enchaînez avec une puissance inexprimable et cette puissance même m'angoisse ; ainsi je vous admire et pourtant il me semble parfois que vous êtes faible d'esprit. N'est-ce pas, en effet, une sorte de faiblesse d'esprit que d'avoir à ce point soumis chaque passion, chaque élan du cœur, chaque tonalité affective au froid commandement de la réflexion ? N'est-ce pas faiblesse d'esprit que d'être à ce point normal : idée pure et non pas homme, comme nous autres qui courbons le dos et nous inclinons, perdus et nous perdant ? N'est-ce pas faiblesse d'esprit que d'être ainsi toujours éveillé, toujours conscient, sans jamais être assombri ni rêveur ? — Je n'ose vous voir en cet instant, et pourtant je ne puis me passer de vous ! C'est pourquoi je vous écris, vous priant instamment de ne pas vous déranger en me répondant. Pour plus de sûreté, ma lettre ne porte aucune adresse. Tel est mon souhait ; cela me fait du bien de vous écrire : ainsi suis-je rassuré et heureux grâce à vous.

Votre plan était excellent et même sans égal. Je peux encore, à certains instants, tendre la main comme un enfant pour saisir le personnage héroïque que vous avez dressé, un jour, devant mes yeux étonnés, en m'expliquant qu'il était mon avenir, ce personnage héroïque qui aurait pu faire de moi un héros, si j'avais eu la force de m'en revêtir. Naguère il m'entraîna, avec toute la puissance de l'illusion, dans une parfaite ivresse de l'imagination. Passer ainsi toute sa vie à cause d'une seule et unique jeune fille ! Se faire coquin, imposteur à seule fin de montrer à quel prix on l'estime, car on n'offre pas son honneur en sacrifice pour une chose insignifiante ! Se marquer soi-même au fer rouge, gâcher sa vie ! Prendre sur soi l'œuvre de vengeance pour l'accomplir d'une toute autre façon que par les vains papotages des gens ! Etre ainsi un héros, non pas aux yeux du monde, mais dans son for intérieur ; ne pouvoir rien alléguer contre les hommes, mais se murer vivant dans sa personnalité en cumulant en soi-même son propre témoin, son propre juge, son propre procureur parce qu'on est les trois à soi seul ! Payer de sa vie future le chassé-croisé des pensées qui ne manquent pas de découler d'une telle démarche où, pour parler de manière humaine, on renonce à la raison ! Et tout cela à cause d'une jeune fille ! Et, si on pouvait réviser toute l'histoire,

alors, comme vous le remarquiez, avoir fait à la jeune fille le compliment le plus chevaleresque et le plus érotique, surpassant même le plus merveilleux de tous les exploits précisément parce qu'on n'y aurait mobilisé que soi-même ! Ces propos firent sur moi une profonde impression. Naturellement ils étaient tenus sans exaltation, — l'exaltation et vous ! Vous les teniez sans vous départir de votre calme, froidement, avec votre intelligence, comme s'il s'était agi d'un savoir officiel, comme si vous aviez parcouru tous les récits de chevalerie en vue de cette seule affaire ! Ce que devait représenter pour un penseur la découverte d'une nouvelle catégorie consistait pour moi à faire une découverte dans le domaine érotique.

Malheureusement je n'étais pas l'artiste qui aurait eu la force ou la persévérance requises pour une telle performance ; mais heureusement je ne vous vis que rarement et en des lieux écartés. Si je vous avais eu à mes côtés, vous auriez eu beau rester dans la chambre, fût-ce dans un coin, en train de lire, d'écrire, de vous occuper de choses qui ne me concernent en rien, vous n'en auriez pas moins été, je ne le sais que trop, attentif à tout ; — je crois que j'aurais commencé à suivre votre plan. Si c'était arrivé, c'eût été terrible. N'est-il pas terrible, en effet, d'ensorceler jour après jour l'aimée pour l'enfermer dans un mensonge, tout en gardant froidement son calme ! Et supposez qu'elle ait eu recours aux moyens disponibles : — à ces adjurations proprement féminines ; supposez qu'elle m'eût supplié avec des larmes, adjuré par mon honneur, ma conscience, mon salut, ma paix dans la vie et la mort, ma paix et d'ici-bas et d'en haut ! J'en frémis rien que d'y penser !

Je n'ai pas oublié les quelques suggestions que vous lanciez alors que je n'osais pas vous contredire, si peu que ce fût, n'étant que trop sous le charme. « Si, disiez-vous, une jeune fille est dans son droit quand elle emploie ces moyens, eh bien ! vous devez les laisser produire sur vous leur effet ; bien plus : prêtez-lui votre aide pour qu'elle les utilise. Quand il s'agit d'une jeune fille, il ne suffit pas d'être soi-même pour être assez chevaleresque envers elle, mais il faut en outre jouer son rôle à sa place ; si elle n'est pas dans son droit, alors peu importe les moyens : on laisse glisser. » C'est vrai, absolument, parfaitement vrai, mais je n'ai pas l'intelligence requise. « Quelle sottise contradiction, ajoutiez-vous, se rencontre souvent dans la

lâcheté et le courage des hommes ! On craint de voir des choses terribles, mais on a le courage de les faire ! Vous abandonnez la jeune fille : voilà une chose terrible. Vous en avez le courage ; mais la voir pâlir, compter ses larmes, être témoin de sa détresse : vous n'en avez pas le courage. Et pourtant, ceci n'est rien, vraiment, auprès de cela. Si vous savez ce que vous voulez, pourquoi et comment, alors vous devez considérer, vous devez respecter chaque argument au lieu de vous dérober furtivement devant l'un ou l'autre, dans l'espoir que votre imagination sera plus émoussée que la réalité. En quoi vous vous trompez ainsi vous-même : en effet, une fois le temps venu où vous devrez vous représenter la détresse de la jeune fille, votre imagination se dressera bien autrement vivante qu'au moment où vous aviez cette détresse sous les yeux, après avoir aidé la jeune fille à rendre toute l'histoire aussi angoissante et cruelle que possible, pour vous. » C'est vrai, chaque mot est vrai, mais d'une vérité de monde mort, tant elle est froide en sa logique. Elle ne me convainc pas, elle ne me remue pas. Je l'avoue, je suis faible, j'étais faible ; je n'aurai jamais pareille force ou intrépidité. Examinez bien toute l'affaire, mettez-vous à ma place ; mais n'oubliez pas que vous aimez réellement la jeune fille, aussi fort que je l'aimais. J'en suis convaincu : vous serez victorieux, vous vous en sortirez ; vous surmonterez toutes les terreurs, vous l'attraperez, captivée par votre fausseté. Mais qu'arrivera-t-il ? Même si, au terme de votre effort, vous n'avez pas la chance suprême d'avoir, à l'instant même, les cheveux gris et de rendre l'âme une heure après, il vous faudra encore, selon votre plan, continuer cette fausseté. Vous y réussirez, j'en suis convaincu. Mais ne craignez-vous pas de perdre la raison ? Ne craignez-vous pas de vous égarer dans cette terrible passion qu'on appelle le mépris des hommes ? Avoir ainsi raison, être fidèle, et pourtant se donner pour un coquin qui, non content, dans son imposture, de railler toute cette misère qui trop souvent se pavane, se moque encore de ce qu'il y a de meilleur au monde ! Quelle tête pourrait y tenir ? Ne trouvez-vous pas qu'il serait souvent nécessaire de se lever la nuit pour boire un verre d'eau fraîche ou s'asseoir auprès de sa couche pour refaire ses calculs ? A supposer que j'eusse commencé dans cette voie, il m'eût été impossible de poursuivre. J'ai choisi un autre moyen ; j'ai quitté Copenhague en catimini pour me rendre à Stockholm.

D'après votre plan, ce n'était pas correct. J'aurais dû partir au vu et au su de tout le monde. Pensez un peu : si elle s'était trouvée à la douane... j'en frissonne. Pensez un peu : si je ne l'avais aperçue qu'à la seconde où la machine s'est mise en marche... Je crois que je serais devenu fou. Mais vous, je ne doute pas que vous auriez eu la force de rester calme. Au besoin, vous attendez à ce qu'elle se montre à la douane, vous auriez pris la couturière pour voyager avec elle. Au besoin même, vous n'auriez pas seulement suborné la jeune fille, mais, toujours pour servir l'aimée, vous l'auriez séduite, séduite pour de bon : vous l'auriez mise à mal s'il l'avait fallu. Mais supposez qu'un jour vous vous réveilliez tout d'un coup la nuit sans pouvoir vous reconnaître, vous prenant pour le personnage que vous avez revêtu pour votre pieuse imposture ! Car, je dois l'avouer, vous ne prétendiez pas du tout qu'on pût se lancer à la légère en pareille aventure ; et même vous laissiez entendre que ce procédé ne serait jamais devenu absolument nécessaire, sans la propre faute de la jeune fille : soit qu'elle ait été trop irréfléchie pour prêter attention à des traces de sympathie, soit trop égoïste pour en tenir compte. Mais dans ces cas précisément — ne viendrait-il pas un instant où elle comprendrait ce qu'elle aurait dû faire, où elle serait au désespoir des suites de sa négligence, suites pourtant moins fondées sur sa dureté à elle que sur toute la personnalité de l'autre ? Ne lui serait-il pas arrivé la même chose qu'à moi ? Alors elle n'aurait pas pressenti, même en rêve, quelles forces elle mettait en mouvement, avec quelles passions elle jouait, au point de devenir en tout coupable, bien qu'innocente. Ne serait-on pas trop sévère envers elle ? Si je devais, dans ces conditions, faire quelque chose, plutôt les querelles, la colère que cette condamnation objective et silencieuse !

Non ! Non ! Non ! Je ne pouvais pas, je ne peux pas, je ne veux pas, pour rien au monde je ne veux le faire.

Non ! Non ! Non ! C'est à désespérer de ces signes écrits qui restent là, froids, comme des fainéants, des désœuvrés à côté les uns des autres, quand un non ne dit rien de plus que l'autre. Vous devriez entendre la passion les moduler en moi. Que ne puis-je me tenir près de vous, que ne puis-je, avec mon dernier non, m'arracher de vous, comme Don Juan du Commandeur, dont la main n'est pas plus froide que l'intelligence qui vous

permet de m'entraîner irrésistiblement ! Et pourtant, devant vous, je ne dirais guère plus d'un non : car, sans me laisser poursuivre, vous m'auriez déjà interrompu avec cette froide réponse : « Mais si ! mais si ! »

Ce que j'ai fait était bien médiocre : du travail de bricoleur. Souriez donc de moi. Quand un nageur, habitué à se jeter du mât d'un navire et à exécuter des sauts périlleux avant d'atteindre l'eau, en invite un autre à suivre son exemple et que celui-ci, au lieu de le faire, se sert de l'échelle, glissant d'abord une jambe, puis l'autre, pour, enfin, se laisser choir — alors, inutile, vraiment, de demander ce que fait le premier. Un jour, je ne vins pas, sans lui avoir dit mot : je m'embarquai sur le vapeur de Stockholm ; je m'enfuis, à l'insu de tous. Dieu dans le ciel l'aide à trouver elle-même une explication ! Ne l'avez-vous pas vue — cette jeune fille, que jamais je n'appelle par son nom, nom que je ne serais pas homme à écrire ; car ma main tremblerait d'effroi. L'avez-vous vue ? Est-elle pâle, morte peut-être ? Est-elle affligée, a-t-elle forgé une explication qui la console ? Sa démarche est-elle toujours légère ou sa tête s'est-elle courbée et sa silhouette alourdie ? Grand Dieu, mon imagination peut décidément me servir en tout ! Ses lèvres ont-elles pâli, ces lèvres que j'admirais, quoique me permettant seulement de lui baiser la main ? Est-elle lasse et pensive, elle qui avait la félicité d'un enfant ? Ecrivez, je vous prie. Non, n'écrivez pas, je ne veux recevoir aucune lettre de vous, je ne veux rien entendre à son sujet ; je ne crois rien, ni personne, ni elle-même. Si elle se tenait devant moi éclatante de vie, plus hardie que jamais, je n'en serais pas heureux, je ne la croirais pas, je croirais à une tromperie pour se moquer ou me consoler. L'avez-vous vue ? Non ! J'espère que vous ne vous êtes pas permis de la voir ou de vous mêler de mon histoire d'amour. Ah ! si je pouvais le savoir ! Quand le malheur atteint une jeune fille, aussitôt surviennent tous ces monstres affamés qui veulent assouvir leur faim et leur soif de psychologie ou écrire des nouvelles. J'oserai donc me précipiter pour éloigner du moins ces œufs de mouches de ce fruit qui m'était plus doux que tout, plus délicat, plus tendre à regarder qu'une pêche, à l'instant le plus favorable, quand elle se pare avec la plus grande magnificence de soie et de velours.

Ce que je fais maintenant ? Je commence toute mon histoire par le commencement et puis je la commence par la fin. Je fuis tout ce qui, venant du monde extérieur, me la rappelle, tandis que, jour et nuit, mon âme, dans la veille ou le rêve, s'en occupe sans relâche. Le nom de la jeune fille, je ne le nomme jamais et je remercie le destin de m'avoir, par suite d'un malentendu, donné un faux nom. Un nom, mon nom — c'est bien à elle, proprement, qu'il appartient. Puissé-je m'en débarrasser ! Mon nom propre suffit pour tout me rappeler et toute l'existence me semble ne contenir que des allusions à ce passé. La veille de mon départ, je lisais dans *Adresseavisen* que « seize aunes d'étoffe de soie noire épaisse étaient à vendre en raison d'un changement de destination ». Quelle pouvait être la première destination ? peut-être une robe de mariée ? Que ne puis-je aussi mettre mon nom en vente dans le journal, en raison d'un changement de destination ! Si un esprit puissant m'enlevait mon nom pour me l'offrir en retour, resplendissant de gloire immortelle, je le jetterais loin, bien loin et je mendierais le plus insignifiant, le plus banal : je demanderais d'être appelé n° 14, comme un des garçons bleus. A quoi bon un nom qui n'est pas le mien, à quoi bon un nom magnifique qui serait le mien ?

Qu'est donc la voix flatteuse de la Renommée
Comparée au soupir d'amour passionné qu'exhale
un sein de vierge ?

Ce que je fais maintenant ? Je vais en songe le jour et je reste éveillé la nuit. Je suis appliqué et laborieux, un modèle de dispositions ménagères et d'assiduité pour les travaux de la maison. J'humecte le doigt, j'appuie le pied, j'arrête la roue, je mets le fuseau en marche : — je file. Mais, le soir, quand je dois mettre de côté la quenouillée, il n'y a plus rien : qu'est devenu ce qui est filé ? C'est mon chat qui le sait ! Je vais sans relâche, toujours sur pied, infatigable ; mais qu'en résulte-t-il ? Celui qui foule la tourbe opère des miracles auprès de moi. Bref, si vous voulez comprendre, si vous voulez avoir une idée de la stérilité de mon œuvre, comprenez les paroles du poète au sens spirituel en les appliquant à ma pensée ; c'est tout ce que je peux dire :

*Die Wolken treiben hin und her,
Sie sind so matt, sie sind so schwer ;
Da stürzen rauschend sie herab,
Der Schoos der Erde zuird ihr Grab.*

[Les nuages vont et viennent,
Ils sont si las, ils sont si lourds ;
Voilà qu'ils s'abîment à grand bruit,
Et le sein de la terre devient leur tombe.]

Je n'ai sûrement pas besoin de vous en dire plus ou, mieux, j'aurais plutôt besoin de vous pour pouvoir en dire plus, pour pouvoir exprimer avec la clarté de l'intelligence ce que ma pensée tâtonnante ne peut faire comprendre que de manière démente.

Si je voulais tout raconter par le menu, ma lettre s'allongerait indéfiniment, elle serait au moins aussi longue qu'une année de malheur ou que ces temps dont il est dit : « Il ne me plaisent pas. » J'ai pourtant l'avantage de pouvoir interrompre à mon gré en tout endroit, tout comme je peux, à chaque instant, couper le fil de mon rouet. Sur ce, Dieu vous garde ! Celui qui croit à l'existence a bonne assurance de tout obtenir, aussi sûrement que l'homme qui tient un chapeau sans fond devant son visage en prière cache ses sentiments.

Monsieur ! J'ai l'honneur, etc.

— bien entendu, que je le veuille ou non,
je reste pourtant

Votre
ami dévoué, et innommé.

Le 19 septembre.

Mon silencieux confident !

Job ! Job ! ô Job ! N'as-tu réellement prononcé que ces belles paroles : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit loué » ? N'as-tu rien dit de plus ? As-tu passé tout le temps de ta détresse à les reprendre uniquement ? Pourquoi garder le silence sept jours et sept nuits ? Que se

passa-t-il alors dans ton âme ? Alors que l'existence tout entière s'écroulait d'un coup sur toi, ne laissant autour de toi que tessons et débris, est-ce que tu eus aussitôt cette attitude surhumaine ? Est-ce que tu eus aussitôt l'interprétation de l'amour, et le franc courage de la confiance et de la foi ? Et ta porte, est-elle fermée à l'affligé ? Ne peut-il attendre de toi d'autre soulagement que ce qu'offre la piètre sagesse du monde, en récitant un couplet sur la perfection de la vie ? N'avais-tu rien de plus à dire ; n'osais-tu rien dire de plus que les consolateurs patentés marchandant leurs paroles à l'*Unique*, que ces consolateurs patentés, raides comme des maîtres de cérémonie, prescrivant à l'*Unique* qu'au moment de la détresse, il convient de dire : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit loué ! » ni plus ni moins que si l'on disait : « *Prosit* » [A vos souhaits] à celui qui éternue ! Non ! Toi qui fus, dans la force de l'âge, l'épée de l'opprimé, le bâton du vieillard et la canne de l'accablé, tu ne fus pas traître envers les hommes, quand tout s'effondrait : — tu devins alors la bouche du souffrant, la clameur de l'écrasé, le cri de l'angoissé et un soulagement pour tous ceux que les peines rendaient muets ; tu devins le fidèle témoin de toute la détresse, de tous les déchirements qui peuvent loger dans le cœur, le loyal défenseur qui osait se plaindre « dans l'amertume de son âme » et combattre avec Dieu. Pourquoi cache-t-on cela ? Malheur à qui dévore la veuve et l'orphelin en les frustrant de leur héritage, mais malheur aussi à qui veut tromper insidieusement l'affligé au sujet de la consolation qu'il recevrait, à donner, un moment, libre cours à son chagrin en « contestant avec Dieu » ! Peut-être la crainte de Dieu est-elle, de nos jours, si grande que l'affligé ne saurait plus que faire des coutumes d'antan ? Peut-être n'ose-t-on plus se plaindre devant Dieu ? Est-ce la crainte de Dieu qui est devenue plus grande ou est-ce la crainte et la lâcheté ? On estime, à l'heure qu'il est, que l'expression authentique du chagrin, le langage désespéré de la passion doivent être laissés aux poètes qui, tels des avocats auprès du tribunal de première instance, plaident la cause de celui qui souffre devant le tribunal de la compassion humaine. Personne ne se risque plus loin. Parle donc, inoubliable Job ! Reprends tout ce que tu disais, toi, prodigieux défenseur qui comparais devant le tribunal du Très Haut, intrépide comme un lion

rugissant ! Dans ton discours se trouve l'énergie, dans ton cœur la crainte de Dieu, même quand tu te plains, quand tu protèges ton désespoir contre tes amis qui se lèvent comme des brigands pour t'assaillir de leurs discours, même quand, excédé par tes amis, tu piétines leur sagesse et méprises leur justification du Seigneur, semblable aux pitoyables astuces d'un laquais de cour décrépité ou d'un habile politicien. J'ai besoin de toi, d'un homme qui sache se plaindre à voix haute, en faisant résonner les cieux où Dieu délibère avec Satan pour échafauder des plans contre un homme ! Plains-toi. Le Seigneur ne craint pas, il peut bien se défendre ; mais comment pourrait-il se défendre, quand personne n'ose se plaindre, comme il sied à un homme ? Parle, élève la voix, parle à voix haute, Dieu peut bien parler plus haut, puisqu'il a le tonnerre — mais le tonnerre est aussi une réponse, une explication sûre, digne de foi, originelle, une réponse de Dieu lui-même, qui, même si elle brise un homme, est autrement magnifique que les commérages et les ragots sur la justice de la Providence, inventés par la sagesse humaine et propagés par des commères et des eunuques !

O mon inoubliable bienfaiteur, Job le tourmenté ! Pour oser me joindre à ton entourage, je dois t'écouter. Ne me repousse pas, je ne me tiens pas en traître auprès de ton tas de cendres, mes larmes ne sont pas feintes, quoique je ne puisse que pleurer avec toi. L'homme joyeux recherche la joie pour la partager, quoique sa première joie soit la joie qui l'habite lui-même ; de même l'affligé recherche l'affliction. Je n'ai pas possédé le monde, ni eu sept fils et trois filles, mais il peut aussi avoir vraiment tout perdu, celui qui ne possédait que peu de choses ; il peut aussi, pour ainsi dire, avoir vraiment perdu fils et filles, celui qui a perdu l'aimée ; il ressemble vraiment aussi à un homme accablé de méchantes blessures, celui qui a perdu en même temps que l'honneur et la fierté, la force et la raison de vivre.

Votre
ami innommé.

Le 11 octobre.

Mon silencieux confident !

Ma vie en est réduite à son extrémité ; j'éprouve du dégoût pour l'existence, qui est sans saveur, sans sel ni sens. Si j'étais plus affamé que Pierrot, je n'aurais quand même pas le goût de me nourrir de l'explication que proposent les hommes. On enfonce le doigt dans la terre pour sentir à l'odeur dans quel pays on est ; j'enfonce le doigt dans l'existence — elle n'a odeur de rien. Où suis-je ? Que veut dire : le monde ? Que signifie ce mot ? Qui m'a joué le tour de me plonger dans le grand tout et de m'y laisser maintenant ? Qui suis-je ? Comment suis-je entré dans le monde ; pourquoi n'ai-je pas été consulté, pourquoi ne m'a-t-on pas fait connaître les us et coutumes au lieu de m'incorporer dans les rangs, comme si j'avais été acheté par un racoleur de matelots ? Comment ai-je été intéressé à cette vaste entreprise qu'on appelle réalité ? Pourquoi dois-je être intéressé ? N'est-ce pas affaire de liberté ? Et si je suis forcé de l'être, où est le directeur ? J'ai une remarque à lui faire. N'y a-t-il aucun directeur ? Où dois-je adresser ma plainte ? L'existence est assurément un débat ; puis-je demander que mes observations soient prises en considération ? Si on doit prendre l'existence comme elle est, ne serait-il pas bien mieux de savoir comment elle est ? Que veut dire : imposteur ? Cicéron ne dit-il pas qu'on en découvre un en posant la question : *cui bono* [à qui le profit] ? Je laisse chacun poser la question et je pose la question à chacun : ai-je tiré quelque profit de faire mon malheur et celui d'une jeune fille ? Coupable — qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce un tour de sorcellerie ? Ne sait-on pas avec sûreté comment il se fait qu'un homme soit coupable ? Personne ne veut répondre ? N'est-ce pas de la dernière importance pour tous les messieurs concernés ?

Ma raison s'y perd, ou plutôt j'en perds l'usage ? Un instant je suis las et abattu, bien plus, comme mort d'indifférence ; à l'instant suivant je suis furieux et je m'élançai, désespéré, d'un bout du monde à l'autre, pour trouver un homme sur qui je pourrais passer ma colère. Tout mon être dans sa quintessence crie la contradiction avec lui-même. Comment s'est-il fait que je sois devenu coupable ? Ou bien suis-je non-coupable ? Pourquoi suis-je donc appelé ainsi dans tous les idiomes ?

Quelle lamentable invention que la langue des hommes : elle dit une chose et en pense une autre !

Ne m'est-il pas arrivé quelque chose, toute cette histoire n'est-elle pas un accident ? Pouvais-je savoir à l'avance que tout mon être dans sa quintessence subirait un changement, que je deviendrais un autre homme ? A percé peut-être ce qui était obscur dans mon âme ? Mais ce qui était obscur, comment aurais-je pu le prévoir ? Mais si je ne pouvais pas le prévoir, alors je ne suis certainement pas coupable. Si j'avais eu un choc nerveux, aurais-je encore été coupable ? Quel est cet usage de la parole humaine appelé langue, trop misérable jargon qui n'est compris que d'une clique ! Ceux qui sont privés de l'usage de la parole ne sont-ils pas plus sages, eux qui ne parlent jamais de telles choses ? — Suis-je infidèle ? Si elle continuait, elle, de m'aimer, sans vouloir jamais aimer quelqu'un d'autre, elle serait certainement fidèle envers moi. Et moi, si je ne fais que continuer de vouloir l'aimer, suis-je donc infidèle ? Nous faisons certainement tous deux la même chose. Comment serai-je donc un imposteur parce que j'use d'une imposture pour montrer ma fidélité ? Pourquoi doit-elle avoir raison, et moi, tort ? Quand nous sommes tous deux fidèles, pourquoi, en langue humaine, l'exprime-t-on ainsi : elle est fidèle ; et moi, je suis un imposteur ?

Si le monde entier se levait contre moi, si tous les scolastiques voulaient disputer avec moi, s'il m'en coûtait la vie : j'ai néanmoins raison. C'est ce que personne ne pourra m'arracher, quoiqu'il n'y ait aucune langue où je puisse le dire. J'ai agi droitement. Mon amour-passion ne saurait s'exprimer dans le mariage. Si je l'épouse, je la brise. Peut-être cette possibilité lui paraît-elle séduisante. Je n'y peux rien ; pour moi, il en allait de même. A l'instant même où la réalité survient, tout est perdu, et alors c'est trop tard. La réalité, où elle doit trouver le sens de sa vie, n'est plus pour moi qu'une ombre courant à côté de ma véritable réalité spirituelle, une ombre qui tantôt me portera à rire, tantôt s'imbriquera dans mon existence pour la troubler. La fin de l'histoire, c'est que je voudrai la prendre en tâtonnant, comme si je saisissais une ombre ou comme si j'allongeais la main vers une ombre. Sa vie ne sera-t-elle pas alors gâchée ? Elle sera certainement comme morte pour moi ; elle pourrait même éveiller dans mon âme

la tentation de souhaiter qu'elle soit morte. Si donc je la brise, je la volatilise à l'instant précis où je vais faire d'elle une réalité, tandis que, dans l'autre cas, je la garde dans une réalité vraie quoique angoissante en un autre sens. — Alors, quoi ? La langue dit que je suis coupable, car j'aurai dû prévoir tout cela. — Quelle est cette puissance qui veut m'enlever honneur et fierté, d'une manière aussi dénuée de sens ? Suis-je donc à sa merci ? Faut-il donc que je sois coupable et imposteur quoi que je fasse, même si je ne fais rien ? — Ou peut-être suis-je fou ? Alors, il serait bien mieux de m'enfermer, car la lâcheté humaine craint surtout les explications des faibles d'esprit et des mourants. Que veut dire : dément ? Que dois-je faire pour jouir de la considération des bourgeois et passer pour astucieux ? Pourquoi n'ai-je pas de réponse ? Je promets une gratification raisonnable si quelqu'un invente un nouveau mot ! J'ai présenté l'alternative. N'y a-t-il personne d'assez astucieux pour connaître plus que ces deux termes ? Mais si elle n'en connaît pas plus, alors c'est certainement un non-sens de dire que je suis dément, infidèle et imposteur, tandis que la jeune fille est fidèle, douée de raison et tenue en estime par les hommes. Ou bien me sera-t-il reproché d'avoir rendu le début de notre histoire aussi beau que possible ? Merci bien ! Quand je vis sa joie d'être aimée, je me mis moi-même et tout ce qu'elle montrait du doigt sous la puissance ensorceleuse de l'amour-passion. Est-il coupable de l'avoir pu ou coupable de l'avoir fait ? Qui est coupable en cette histoire, sinon elle-même et le tiers dont nul ne sait d'où il vint, mais dont le coup m'a ébranlé au point de me changer ? Ce que j'ai fait, on le vante certainement chez les autres. — Ou bien est-ce une compensation pour moi d'être devenu poète ? Je décline toute compensation, j'exige mon droit, c'est-à-dire mon honneur. Je n'ai pas demandé à devenir poète et je ne veux pas acheter une telle transformation à ce prix. — Ou bien si je suis coupable, je dois certainement pouvoir me repentir de ma faute et la réparer. Qu'on m'explique comment. Peut-être dois-je, par-dessus le marché, me repentir que le monde se permette de jouer avec moi comme l'enfant avec un hanneton ? — Ou bien le mieux est-il peut-être d'oublier toute l'histoire ? Oublier ? Mais, si j'oublie, il est certain que j'aurai cessé d'être ; ou qu'est-ce qu'une vie quand j'ai perdu avec l'aimée l'honneur et la fierté, et de telle

manière que nul ne sait comment cela s'est produit et que, par conséquent, je ne pourrai jamais réparer ? Si je dois ainsi me laisser pousser dehors, pourquoi ai-je été poussé dedans ? Je ne l'ai pas demandé !

Celui qui est au pain et à l'eau est mieux loti que moi. Mes observations constituent, humainement parlant, la diète la plus stricte qui se puisse mener ; pourtant j'éprouve une satisfaction à gesticuler dans tout mon microcosme de façon aussi macroscopique que possible.

Je ne parle pas avec les hommes ; toutefois, pour ne pas interrompre toute communication avec eux, et pour ne pas leur donner en même temps des bavardages pour argent comptant, j'ai rassemblé une foule de vers, maximes vigoureuses, proverbes et brèves sentences de ces immortels auteurs grecs et latins de tous temps admirés. A cette anthologie, j'ai joint plusieurs citations remarquables du manuel de Balle, édité au bénéfice de la Maison des orphelins. Si on me pose une question, j'ai ma réponse prête. Je citerai les classiques, aussi bien que Peer Degn et je citerai par-dessus le marché le manuel de Balle. « Même si nous avons atteint à tout l'honneur souhaitable, nous ne devons pas nous laisser entraîner à l'orgueil ou à l'arrogance. » Je ne trompe donc personne. Combien disent toujours une vérité ou une bonne remarque ? « Sous le nom de monde, sont compris, en général, à la fois, le ciel et la terre avec tout ce qui s'y trouve. »

A quoi servirait de vouloir dire encore quelque chose ? Personne ne me comprend ; ma douleur et ma souffrance n'ont pas de nom, pas plus que moi-même qui, bien que sans nom, n'en reste pas moins toujours, peut-être, quelque chose pour vous et qui, en tout cas, demeure

Votre dévoué

Le 15 novembre.

Mon silencieux confident !

Si je n'avais pas Job ! Il est impossible de décrire et de nuancer quelle signification, quelle multiple signification il a pour moi. Je ne le lis pas comme on lit un autre livre :

avec les yeux ; mais je dépose pour ainsi dire le livre sur mon cœur, et c'est avec les yeux du cœur que je le lis : je comprends en toute *clairvoyance* ses particularités de mille manières différentes. Comme l'enfant dépose son manuel sous sa tête pour être sûr qu'il n'aura pas oublié sa leçon, le matin, au réveil, de même je prends le livre de Job avec moi, la nuit, dans mon lit. Chacune de ses paroles est nourriture, vêtement et remède pour mon âme misérable. Tantôt une parole de lui me réveille de ma léthargie et je m'éveille à une nouvelle inquiétude ; tantôt elle apaise en moi la fureur stérile et met fin à l'horreur du muet étouffement de la passion. Avez-vous vraiment lu Job ? Lisez-le, lisez-le encore et encore. Je ne saurais guère me résoudre à vous en donner par écrit un seul extrait dans une lettre, bien que je trouve ma joie à prendre, toujours à nouveau, copie de tout ce qu'il a dit, en caractères danois ou latins, soit dans un format, soit dans un autre. Chacune de ces copies est déposée comme un emplâtre, qui serait la main-de-Dieu, sur mon cœur malade ; et sur qui se posa vraiment la main de Dieu comme sur Job ! Pourtant le citer — je ne le puis. Ce serait vouloir donner mon avis, qu'on ne m'a pas demandé, ce serait vouloir faire miennes ses paroles, en présence d'un autre. Quand je suis seul, je le fais : je m'approprie tout ; mais dès que quelqu'un est présent, je sais bien ce qu'un jeune homme doit faire quand parlent les vieilles gens.

Dans l'Ancien Testament tout entier, il n'y a aucun personnage dont on s'approche avec autant de confiance, de franc courage et d'espoir confiant, bien humains, que Job, précisément parce que tout chez lui est si humain, parce qu'il se trouve aux confins de la poésie. Nulle part au monde la passion de la douleur n'a trouvé une telle expression. Qu'est-ce que Philoctète avec ses plaintes qui restent constamment liées à la terre et qui n'effraient pas les dieux ? Quelle est la situation de Philoctète, quand on la compare avec celle de Job, où l'idée est sans cesse en mouvement ?

Pardonnez-moi de tout vous raconter : vous êtes vraiment mon confident et vous ne pouvez pas répondre. Si quelqu'un réussissait à le savoir, j'en ressentirais une angoisse indescriptible. La nuit, il peut arriver que je laisse les bougies allumées dans ma chambre et la maison tout entière illuminée. En ce cas je me lève, je lis à haute voix, clamant presque tel ou tel passage

de Job. Ou bien j'ouvre ma fenêtre et je crie ses paroles au-dehors, dans le monde. Si Job est une figure poétique, si jamais homme n'a parlé ainsi, alors je fais miennes ses paroles et j'en assume la responsabilité. Je ne puis davantage ; qui, en effet, a l'éloquence de Job ou qui est capable de renchérir sur une chose qu'il a dite ?

Bien que j'aie lu son livre encore et encore, chaque parole m'est restée nouvelle. Chaque fois que j'y reviens, elle naît comme la première fois ou comme la première fois reste dans mon âme. Je sirote à petits coups, comme un ivrogne, toute l'ivresse de la passion jusqu'à ce que cette lente absorption me laisse presque ivre mort. D'un autre côté, je me hâte à la rencontre de Job avec une impatience indescriptible. Une demi-parole de lui et mon âme se hâte d'entrer dans sa pensée, dans ses éclats ; plus vite que la sonde lancée ne va au fond de la mer, plus vite que l'éclair ne va au paratonnerre, mon âme s'y glisse et y demeure.

A d'autres moments, je suis plus tranquille. En ce cas, je ne lis pas, je suis là, affaissé comme une vieille ruine, à tout contempler. Il me semble alors être comme un petit enfant qui fait le tour de la pièce, tripotant tout, ou qui reste assis dans un coin avec ses jouets. J'adopte alors une bien étrange mode. Je ne peux pas comprendre ce qui rend les adultes si passionnés, je ne peux être assez astucieux pour comprendre de quoi ils disputent et pourtant je ne peux m'empêcher de tendre l'oreille. Je crois alors que des méchants ont causé à Job tout son chagrin, que ses amis sont en train d'aboyer après lui. Alors j'éclate en sanglots ; une angoisse innommable devant le monde, la vie et les hommes, devant tout, étreint mon âme.

Puis je m'éveille et me remets à lire à haute voix, de toute ma puissance et de bon cœur. Soudain, je deviens muet ; je n'entends plus rien, je ne vois rien, je n'entrevois que Job, avec des contours indistincts, sur son tas de cendres, et ses amis ; cependant nul ne dit mot, mais ce silence recèle en soi toutes les terreurs comme un secret que nul n'ose nommer.

Puis le silence se déchire et l'âme tourmentée de Job se déchire aussi dans d'immenses clameurs. Je les comprends, ces paroles ; je les fais miennes. Mais à l'instant même, je sens la contradiction ; je souris alors de moi-même, comme on sourit

d'un petit enfant qui a pris les vêtements de son père. Et n'est-il pas risible que quelqu'un d'autre que Job décide de dire : « Hélas ! si un homme pouvait aller en justice pour plaider avec Dieu comme un enfant d'homme avec ses compagnons ! » Néanmoins l'angoisse retombe sur moi, comme si, ne comprenant pas encore, je devais comprendre un jour, comme si déjà me guettait l'épouvante dont je lis le récit, comme si je l'attirais sur moi par cette lecture, de même qu'on devient malade de la maladie dont on lit la description.

Le 14 décembre.

Mon silencieux confident !

Il y a un temps pour tout ; la furie de la fièvre est passé ; je suis, pour ainsi dire, convalescent.

Le secret, la force vitale, le nerf, l'idée de Job, c'est qu'il a, malgré tout, raison. Par cette prétention, il excipe contre toutes les observations humaines ; la force de sa persévérance prouve l'autorité et le bien-fondé de sa cause. Toute explication humaine n'est pour lui qu'un malentendu et toute sa détresse n'est pour lui, par rapport à Dieu, qu'un sophisme qu'il ne peut sans doute lui-même résoudre, mais il espère avec confiance que Dieu pourra le résoudre. On utilise contre lui tout *argumentum ad hominem* [argument personnel], mais il maintient hardiment sa conviction. Il prétend être en bonne intelligence avec le Seigneur ; il sait qu'il n'est pas coupable, mais qu'il est pur, au plus intime de son cœur, où, de plus, le Seigneur le sait avec lui ; et pourtant l'existence tout entière le réfute. Là se trouve la grandeur de Job : la passion de la liberté chez lui n'est pas étouffée ni adoucie par une fausse expression. Cette passion, dans des circonstances analogues, est souvent étouffée en l'homme, lorsque la pusillanimité et l'angoisse pointilleuse lui ont laissé croire qu'il souffrait à cause de ses péchés, ce qui n'était absolument pas le cas. L'âme d'un tel homme manque de persévérance pour aller jusqu'au bout d'une pensée, quand le monde s'obstine à penser le contraire. Quand un homme estime qu'un malheur le frappe à cause de ses péchés, ce peut être beau, vrai et humble ; mais c'est peut-être aussi qu'il conçoit obscurément Dieu comme un tyran, et l'homme l'exprime

d'une manière dépourvue de sens en rangeant Dieu, à l'instant même, sous des déterminations éthiques. — Job ne céda pas non plus au démoniaque. Soit l'exemple d'un homme qui veut donner raison à Dieu, bien qu'il croie lui-même avoir raison. Il veut, pour ainsi dire, montrer qu'il aime Dieu, même quand Dieu veut tenter qui l'aime. Ou bien, Dieu ne pouvant refaire le monde à cause de lui, cet homme veut être assez généreux pour continuer quand même à l'aimer. Voilà une passion tout à fait démoniaque ; elle mériterait une étude psychologique particulière, soit que, pour ainsi dire, elle arrête court la dispute de manière humoristique en ne poussant pas plus loin les « objections », soit qu'elle s'exacerbe dans un égoïste défi porté à l'énergie de sa sensibilité.

Job continue à prétendre qu'il a raison. Il fait ainsi ce qu'il faut pour témoigner du noble et franc courage humain qui n'en sait pas moins ce qu'est l'homme ; quoique sa vie, fragile et fugace, se fane comme celle de la fleur, il n'en a pas moins de la grandeur sous l'aspect de la liberté ; il a une conscience, que Dieu lui-même ne peut lui arracher, bien qu'il la lui ait donnée. Job maintient en outre sa prétention, si bien qu'on voit en lui l'amour et la confiance assurés que Dieu peut fort bien tout expliquer, pourvu qu'on lui parle à lui en personne.

Ses amis donnent à Job assez de mal ; sa lutte avec eux est un purgatoire où se purifie la pensée qu'il a raison malgré tout. S'il manquait lui-même de force et d'invention pour angoisser sa conscience morale et effrayer son âme, s'il manquait d'imagination pour prendre peur de lui-même, ainsi que des fautes et des crimes qui pourraient se loger à la dérobée au plus intime de son être, en ce cas ses amis lui seraient une aide par leurs claires allusions, leurs mises en accusation offensantes, qui devraient pouvoir, comme la jalouse baguette magique, appeler au-dehors ce qui se trouve dissimulé au plus profond de l'être. Son malheur est leur argument capital ; ainsi, pour eux, tout se tient. On pourrait croire que Job devrait ou perdre la raison ou sombrer, et, épuisé dans sa misère, capituler sans condition. Eliphaz, Bildad, Zophar et surtout Elihu, qui se dresse *integer* [frais et dispos] alors que les autres sont las, font des variations sur le thème suivant : son malheur est un châtement ; il doit se repentir, demander pardon et tout ira bien de nouveau.

Cependant Job n'en démord pas. Sa prétention est une sorte de passeport grâce auquel il abandonne le monde et les hommes ; c'est une créance que les hommes protestent, mais que Job n'annule pourtant pas. Il use de tous les moyens pour remuer ses amis. Il cherche à les émouvoir de compassion (« Ayez pitié de moi ! ») ; il les épouvante en donnant de la voix (« Vous fabriquez un tissu de mensonges ! »). En vain. Son cri de douleur devient de plus en plus violent, à mesure que sa réflexion, grâce à la contradiction de ses amis, s'approfondit précisément dans les souffrances. Pourtant ses amis ne sont pas remués ; pour eux, ce n'est certainement pas la question. Ils lui donneraient volontiers raison sur le fait qu'il souffre, qu'il a sujet de crier, car « l'âne sauvage ne braie pas auprès de l'herbe » ; mais ils exigent qu'il voie là un châtement.

Comment maintenant expliquer la prétention de Job ? Voici l'explication : tout cela est une *épreuve*. Cette explication laisse cependant apparaître une nouvelle difficulté. Je me suis efforcé de l'éclaircir de la manière suivante. La science traite de l'existence et il est certain qu'elle l'explique, ainsi que, dans l'existence, le rapport de l'homme à Dieu. Mais quelle science a qualité pour faire une place à un rapport déterminé comme une épreuve, laquelle, pensée du point de vue de l'infini, n'est absolument pas, mais n'est que pour l'individu ? Une telle science n'est pas « existante » et il n'est pas possible qu'elle le soit. Conséquence : comment l'individu parvient-il à savoir que c'est une épreuve ? L'individu qui a quelque représentation d'un « existant » en pensée et d'un être de conscience se rend facilement compte que la chose est moins vite faite que dite ou moins vite passée que dite ; ou moins vite maintenue que dite. Il faut sans doute commencer par clarifier l'événement en le dégageant de ses rapports cosmiques afin qu'il reçoive un baptême religieux et un nom religieux. Après quoi on doit se présenter devant l'éthique pour la visite-contrôle. Alors arrive enfin l'expression : épreuve. Auparavant l'individu n'est manifestement pas « existant » en vertu de la pensée. Chaque explication est possible et le tourbillon de la passion est sans frein. Seuls les hommes qui n'ont aucune représentation ou du moins qu'une représentation sans valeur du fait de vivre en vertu de l'esprit, en ont rapidement fini avec ce problème : pour vous consoler, ils vous accordent une leçon d'une demi-heure,

comme nombre d'apprentis philosophes une conclusion précipitée.

La grandeur de Job n'est donc pas d'avoir dit : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit loué ! », ce que, d'ailleurs, il a dit pour commencer sans le reprendre plus tard ; mais la signification de Job, c'est que les conflits frontaliers de la foi sont chez lui vidés et que le prodigieux soulèvement des forces sauvages et belliqueuses de la passion est ici représenté.

Aussi Job ne rassérène-t-il pas comme un héros de la foi ; mais il adoucit provisoirement. Job est en quelque sorte tout le plaidoyer présenté par l'homme dans son grand débat avec Dieu, dans ce vaste et terrible procès que Satan causa en plaçant le mal entre Dieu et Job, et qui prend fin du fait que toute l'affaire était une épreuve.

Cette catégorie de l'épreuve n'est ni esthétique, ni éthique, ni dogmatique ; elle est totalement transcendante. Elle est d'abord un savoir concernant l'épreuve, savoir que c'est une épreuve, qui trouverait sa place dans une dogmatique. Mais dès que ce savoir est apparu, l'élasticité de l'épreuve est affaiblie et la catégorie proprement autre. La catégorie de l'épreuve est absolument transcendante ; elle établit l'homme dans un rapport d'opposition purement personnel à Dieu, un rapport tel qu'il ne peut pas se contenter d'une quelconque explication de seconde main.

Que beaucoup d'hommes disposent d'emblée de cette catégorie en toute occasion comme d'une simple bouillie de gruau brûlée prouve seulement qu'ils ne l'ont pas comprise. Celui qui a une mûre conscience du monde doit faire un très long détour avant de l'approcher. C'est le cas de Job : il prouve l'ampleur de sa conception du monde par l'inébranlable fermeté avec laquelle il sait éviter tous les subterfuges ingénieux de l'éthique ainsi que ses coups tordus. Job n'est pas un héros de la foi ; il enfante la catégorie de « l'épreuve » dans de prodigieuses douleurs, précisément parce qu'il est trop mûr pour l'avoir dans l'immédiateté de l'enfance.

Que cette catégorie puisse tendre à biffer et suspendre la réalité tout entière en la déterminant comme épreuve par rapport à l'éternité, je le vois bien. Pourtant aucun doute n'a

de puissance sur moi ; puisque l'épreuve est une catégorie provisoire, elle est *eo ipso* [de ce fait] déterminée par rapport au temps ; elle doit donc être « dépassée » dans le temps.

C'est tout ce que je réussis à voir pour le moment ; comme je me suis permis de vous initier à toute mon histoire, je vous écris aussi tout cela pour moi-même. A vous, vous le savez, je ne demande rien, sinon qu'il me soit permis de rester

Votre dévoué.

Le 13 janvier.

Mon silencieux confident !

La tempête a cessé — l'orage est passé — Job a été blâmé devant le front de l'humanité — Le Seigneur et Job se sont compris l'un l'autre : ils sont réconciliés, « de nouveau Job habite sous sa tente dans l'intimité du Seigneur, comme aux jours d'autrefois » — Les hommes ont compris Job : ils viennent *maintenant* vers lui pour manger le pain avec lui, le plaindre et le consoler ; ses frères et sœurs lui font chacun présent d'un denier et d'un bijou en or — Job est béni et il a tout reçu *au double*. — Cela s'appelle une *reprise*.

Qu'un orage fait pourtant du bien ! Quelle félicité ne doit-on pas ressentir malgré tout d'être blâmé par Dieu ! D'ordinaire, un homme s'endurcit fort aisément sous le blâme ; mais, quand c'est Dieu qui juge, l'homme se perd lui-même et il oublie sa douleur dans l'amour qui veut l'éduquer.

Qui aurait bien pu penser à cette fin ? Et pourtant aucune autre fin n'est pensable, si celle-ci ne l'est pas non plus. Quand tout est bloqué, quand la pensée achoppe et que la langue est muette, quand les explications s'en retournent désespérément chez elles — il faut alors qu'un orage éclate. Qui peut comprendre cela ? Mais qui peut trouver autre chose ?

Job eut-il donc tort ? Oui ! à jamais ; car il ne pouvait aller plus haut qu'au tribunal qui le jugea. Job eut-il raison ? Oui ! à jamais, en ce qu'il eut tort *devant Dieu*.

Il y a donc une reprise. Quand se produit-elle ? Bien entendu, ce n'est facile à dire dans aucune langue humaine, quelle qu'elle soit. Quand se produit-elle pour Job ? Lorsque

toute certitude et vraisemblance humaines *pensables* devinrent impossibles. Peu à peu Job perd tout ; du coup l'espérance s'évanouit petit à petit, et la réalité, loin de s'adoucir, dépose plutôt contre lui des conclusions de plus en plus sévères. Du point de vue de l'immédiateté, tout est perdu. Ses amis, Bildad surtout, ne voient qu'une seule issue : qu'il se courbe sous le châtement pour oser espérer une reprise surabondante. Job s'y refuse. Ainsi se resserre le nœud de l'imbroglio, que seul peut défaire un coup de tonnerre.

Pour moi, ce récit contient une indescriptible consolation. N'est-il pas vrai que ce fut un bonheur pour moi de ne pas suivre votre admirable plan, si astucieux ? Peut-être est-ce lâcheté de ma part, humainement parlant, mais maintenant peut-être la Providence pourra d'autant plus facilement me venir en aide.

Tout ce que je regrette, c'est de ne pas avoir prié la jeune fille de me rendre ma liberté. Je suis sûr qu'elle l'aurait fait. Qui saurait concevoir la magnanimité d'une jeune fille ? Pourtant je n'aurais pas raison de le regretter : je sais, en effet, l'avoir fait parce que j'étais trop fier à sa place.

Ah ! si je n'avais pas Job ! Je n'en dis pas plus, pour ne pas vous importuner avec mon sempiternel refrain.

Votre dévoué.

Le 17 février.

Mon silencieux confident !

Me voici. Non coupable ? comme on dit en langage de voleurs ; ou bénéficiaire de la grâce du roi ? Je ne le sais pas ; je sais seulement que me voici, assis, et sans bouger de place. Me voici debout ; au sommet ou au pied ?... Je ne le sais pas ; je sais seulement que me voici debout et debout *suspendo gradu* [le pied en l'air] depuis tout un mois maintenant, sans ramener mon pied à moi, ni faire un seul mouvement.

J'attends un orage — et la reprise. Si seulement l'orage arrivait ! J'en suis déjà heureux, dans une indescriptible félicité, même si je persiste à juger qu'aucune reprise n'est possible.

Quel effet cet orage doit-il produire ? Il doit me rendre capable d'être un époux. Il va broyer ma personnalité entière, c'en est fini de moi ; il me rendra presque méconnaissable pour moi-même, mais je ne chancelle pas, bien que je sois debout sur une seule jambe. Mon honneur est sauf, ma fierté recouvrée ; et quelle que soit la manière dont l'orage me transformera, j'espère que le ressouvenir de tout cela restera en moi comme une consolation inépuisable qui restera, une fois arrivé ce que je crains, en un certain sens, plus que le suicide, parce que j'en serai bien autrement troublé. Si l'orage n'arrive pas, je me ferai sournois : je ne mourrai absolument pas, mais je ferai comme si j'étais mort pour que famille et amis puissent m'enterrer. Quand on me mettra dans le cercueil, j'enfournerai en toute tranquillité mon attente en moi. Personne ne le saura, sinon on se garderait bien d'enterrer un homme encore en vie !

Du reste je fais tout ce qui se trouve en ma puissance pour apprendre à devenir un époux. Me voici, me mutilant moi-même : j'éloigne tout l'incommensurable pour devenir commensurable. Chaque matin je dépouille toute l'impatience de mon âme et son effort infini ; peine perdue : à l'instant suivant, ils sont là de nouveau. Chaque matin je rase la barbe de tous mes ridicules ; peine perdue : le matin suivant la barbe est aussi longue. Je me révoque moi-même comme une banque annule un billet pour en mettre un nouveau en circulation ; l'opération ne réussit pas ! Je convertis tout mon patrimoine d'idées et mes hypothèques en argent de poche conjugal — hélas ! hélas ! dans cette monnaie-là, ma fortune se ramène à fort peu de chose.

Mais j'abrège : ma position et ma situation ne me permettent pas de me répandre en paroles.

Votre dévoué.

Bien que je sois depuis longtemps revenu des choses de ce monde et que j'aie renoncé à toute théorie, je ne peux pourtant pas nier que mon intérêt pour ce jeune homme m'ait quelque peu écarté de mon mouvement de pendule, tant il m'était clair, et sans aucune peine, qu'il se trouve en plein malentendu.

Il souffre d'une intempestive magnanimité de mélancolique, qui n'est chez elle que dans un cerveau de poète. Il attend un orage qui doit faire de lui un époux, un choc nerveux peut-être. C'est le monde renversé ! Il est aussi de ceux qui disent : « Bataillon ! demi-tour ! » au lieu de faire eux-mêmes demi-tour ; ce qui peut s'exprimer, dans le cas présent, d'une autre manière : « Jeune fille, il faut s'éloigner ! » Si je n'étais moi-même si vieux, je me ferais un plaisir de la prendre, rien que pour aider notre homme.

Il se réjouit de n'avoir pas suivi mon plan « astucieux ». Cela lui ressemble tout à fait. Comment peut-il, à cet instant, ne pas encore se rendre compte que c'eût été la seule chose à faire ? Il est impossible d'avoir affaire à lui et, de ce point de vue, j'ai une grande chance qu'il ne souhaite pas de réponse ; correspondre, en effet, avec un homme qui tient en main l'atout d'un orage, voilà qui serait ridicule ! S'il avait seulement mon astuce ! Je n'en dirai pas plus. S'il veut, quand se produira ce qu'il avait escompté, lui donner une expression religieuse, c'est son affaire ; je n'ai rien à y objecter. Mais il est toujours bon d'avoir accompli tout ce que peut prescrire l'astuce humaine. A sa place, j'aurais mieux aidé la jeune fille. A présent, il sera peut-être beaucoup plus difficile, à elle, de l'oublier. Elle ne réussit pas à crier ; c'est malheureux. Il faut des cris, c'est bon, comme de saigner dans une contusion. On doit laisser crier une jeune fille ; ensuite elle n'a plus sujet de crier, et elle oublie vite.

Il n'a pas suivi mon conseil ; à présent elle se trouve sans doute dans l'affliction. Que ceci puisse être pour lui extrêmement funeste, je m'en rends bien compte. Si une jeune fille m'était aussi fidèle, je la craindrais plus que tout au monde, plus que les hommes libres ne craignent un tyran. Elle m'angoisserait : à chaque instant, je prendrais conscience d'elle comme d'une dent sensible. Elle m'angoisserait, parce qu'elle serait idéale et que je suis trop fier en matière de sensibilité (c'est là l'essentiel) pour supporter qu'un seul être humain se montre plus fortement et plus durablement sensible que moi. Si elle restait sur ce sommet idéal, je devrais accepter que ma vie, au lieu d'aller de l'avant, reste sur place *in pausa* [en repos]. Il s'en trouverait peut-être qui ne pourraient supporter la pénible admiration qu'elle leur arracherait : ils en seraient si

jaloux qu'ils voudraient employer n'importe quel moyen pour l'abattre, c'est-à-dire le mariage.

Si elle disait, en effet, comme assez souvent on le dit, l'écrit, l'imprime, le lit, l'oublie et le reprend : « Je t'ai aimé, maintenant je l'avoue » (« maintenant », bien qu'elle l'ait sans doute dit une centaine de fois avant) ; « Je t'ai aimé plus fort que Dieu » (ce n'est pas peu dire... ni beaucoup non plus, en ces temps de crainte divine, où la vraie crainte de Dieu est un phénomène encore plus rare) — cela du moins ne le troublerait guère. L'idéal n'est pas de mourir de chagrin, mais de se conserver soi-même sain, joyeux si possible, tout en sauvegardant sa sensibilité. Il n'y a rien de grand à en prendre un autre pour époux. C'est une faiblesse, une virtuosité bien commune et plébéienne, pour laquelle seuls les bourgeois crient aux armes. Quiconque porte un regard d'artiste sur la vie, voit facilement que c'est une fausse manœuvre qui ne se laisse pas corriger, même pas si on se marie sept fois.

Du reste, quand il regrette de ne pas lui avoir demandé sa liberté, il peut bien s'épargner cette peine ; cela ne l'aurait guère beaucoup aidé : selon toute vraisemblance humaine, il lui aurait précisément fourni ainsi des armes contre lui ; car une chose est de demander sa liberté, une autre de servir à une jeune fille, pour toute explication, qu'elle a été la Muse. Ici encore, on voit bien qu'il est poète. Un poète est né, pour ainsi dire, pour être le bouffon des jeunes filles. Si une jeune fille se moquait de lui à son nez et à sa barbe, il croirait encore que c'est de la magnanimité. Il doit plutôt s'estimer heureux de n'avoir pas commencé par là. En ce cas, elle se serait sans doute sérieusement mise en frais. Elle n'aurait pas seulement essayé d'approcher la petite table de l'érotisme, ce qui est licite : elle en a le droit, mais aussi la grande table du mariage. Elle aurait pris Dieu à témoin, elle en aurait appelé à tout ce qui est sacré, elle aurait fait main basse sur tout souvenir précieux pouvant loger dans l'âme du jeune homme. En pareil cas, bien des jeunes filles, quand l'occasion en est offerte, usent, avec un parfait sans-gêne, d'une fausseté que même un séducteur ne se permet pas. Celui qui, du point de vue érotique, agit avec l'aide de Dieu et veut être aimé à cause de Dieu cesse d'être lui-même ; il s'efforce de devenir plus fort que le ciel et plus significatif que le salut d'un homme. — Supposons que la jeune fille l'eût mis à cette école ;

il ne l'aurait peut-être jamais oublié ou ne s'en serait jamais remis ; sans doute aurait-il été alors trop chevaleresque pour écouter une parole raisonnable venant de moi ; il aurait, au contraire, pris argent comptant chaque exclamation de la jeune fille et il l'aurait gardée comme une vérité éternelle. Supposons que la suite eût montré l'exagération de tout cela en réduisant les cris de la jeune fille à un petit impromptu lyrique, un divertissement sentimental... Eh ! oui ! dans ce cas encore son idée de la magnanimité l'aurait sans doute aidé.

Mon ami est poète, et un poète compte essentiellement parmi les hommes qui ont cette foi exaltée en la femme. Moi, sauf votre respect, je suis prosaïque. Sur l'autre sexe, j'ai ma propre opinion, ou plutôt je n'en ai absolument aucune, puisque je n'ai vu que fort rarement une jeune fille dont la vie se laissât concevoir dans une catégorie : elle manque le plus souvent de la cohérence nécessaire pour qu'on puisse admirer ou mépriser un être humain. Une femme se trompe d'abord elle-même, avant de tromper l'autre ; c'est pourquoi on n'a absolument aucun moyen de mesure.

Maintenant, mon jeune ami va bien voir. Je n'ai vraiment aucune confiance en son orage ; je crois qu'il n'aurait pas mal fait de suivre mon conseil. L'idée était en mouvement dans l'amour-passion du jeune homme, c'est pourquoi je m'occupais de lui. Le plan que je proposais posait l'idée comme moyen de mesure. C'est ce qu'il y a de plus sûr au monde. Quand on y est attentif dans la vie, quiconque veut tromper devient objet de moquerie. L'idée était posée, et il le devait, selon moi, à l'aimée et à lui-même. Si la jeune fille était capable de vivre selon la sagesse qui n'a pas besoin de capacités supérieures mais d'intériorité, elle se serait dit à elle-même, à l'instant même où il l'abandonna : « Maintenant, je n'ai plus rien à faire avec lui, imposteur ou non, qu'il revienne ou non ; mais je garde l'idéalité de ma propre inclination amoureuse et je saurai bien la tenir en honneur. » Si elle avait fait cela, la position de mon ami serait devenue assez pénible ; en effet, il serait resté dans la douleur et la détresse de celui qui sympathise. Pourtant, qui n'en prendrait son parti, si, au milieu de tout son chagrin, il avait la joie d'admirer l'aimée ? Sa vie se serait arrêtée comme le fleuve s'arrête, sous le charme puissant de la musique. — Si elle n'était pas capable d'employer l'idée comme puissance

régulatrice de sa vie, il s'agissait pour lui de ne pas la troubler avec sa douleur mais de recourir à une autre sorte de stimulation.

Le 31 mai.

Mon silencieux confident.

Elle est mariée ; avec qui, je ne sais ; quand je le lus dans le journal, je reçus comme un coup et laissai tomber la feuille ; par la suite, je n'eus pas la patience de vérifier de plus près. Mais je suis de nouveau moi-même ; je tiens ici la reprise ; je comprends tout et l'existence me semble plus belle que jamais. C'est arrivé bel et bien comme un orage, quoique je le doive à sa magnanimité. Quel que soit celui qu'elle a choisi (je ne dis pas : préféré, car, en qualité de mari, tout le monde doit m'être préféré), elle a néanmoins montré envers moi de la magnanimité. Quand il serait le plus bel homme du monde, l'amabilité en personne, capable de faire tourner la tête à toutes les jeunes filles, quand elle pourrait réduire le sexe tout entier au désespoir en accordant son « oui », elle a toutefois agi avec magnanimité, même si c'est en m'oubliant tout à fait. Pourtant, qu'y a-t-il d'aussi beau que la magnanimité de la femme ? Que sa beauté terrestre se fane, que l'éclat de ses yeux s'éteigne, que sa taille élancée se courbe sous le poids des ans, que ses boucles perdent leur puissance captivante sous le couvert de l'humble coiffe, que son regard royal qui dominait le monde n'enveloppe ni ne surveille plus, dans l'amour maternel, que le cercle de ses protégés — une jeune fille qui fut à ce point magnanime, ne vieillira jamais. Que l'existence la récompense comme elle l'a fait, qu'elle lui donne ce qu'elle aima le plus, soit ; elle me donna aussi ce que j'aimai le plus — moi-même, et elle me le donna grâce à la magnanimité de la jeune fille.

Je suis de nouveau moi-même. Ce « moi » qu'un autre ne voulut pas relever sur la grand-route, je le possède à nouveau. La discorde qui était dans mon essence a cessé ; je me réunis de nouveau. Les angoisses de la sympathie, qui trouveraient soutien et nourriture dans ma fierté, ne s'introduiront plus pour diviser et séparer.

N'y a-t-il pas là une reprise ? N'ai-je pas tout reçu au double ? N'ai-je pas reçu mon moi-même à nouveau, et de

telle sorte précisément que j'en doive sentir doublement la signification ? Et qu'est-ce qu'une reprise des biens terrestres, indifférents en face de la détermination de l'esprit, si on la compare à une telle reprise ? Ses enfants furent la seule chose que Job ne reçut pas au double, parce que la vie humaine ne se laisse pas ainsi redoubler. Seule est possible ici la reprise de l'esprit, quoique, dans la temporalité, elle ne soit jamais aussi parfaite que dans l'éternité, qui est la vraie reprise.

Je suis de nouveau moi-même ; le mécanisme est mis en mouvement. Mis en pièces, les filets où j'étais empêtré ; rompus, les sortilèges qui m'avaient envoûté pour m'empêcher de revenir à moi-même. Personne ne lève plus la main sur moi ; ma délivrance est sûre, je suis né à moi-même ; car aussi longtemps qu'Ilithye joint les mains, celle qui accouche ne peut accoucher.

C'est fini ; ma yole est à flot ; dans une minute, je serai de nouveau où aspirait l'ardent désir de mon âme, là où les idées bouillonnent et mugissent avec la fureur des éléments, où les pensées se lèvent dans le vacarme comme des nations en exode, là où, en d'autres temps, règne une tranquillité profonde comme le silence de l'océan Pacifique, une tranquillité telle qu'on s'entend soi-même parler, même si du mouvement se produit dans le for intérieur, là enfin où, à chaque instant l'on met sa vie en jeu, pour, à chaque instant, la perdre et la gagner de nouveau.

J'appartiens à l'idée. Quand elle me fait signe de la main, je la suis ; quand elle me donne rendez-vous, j'attends des jours et des nuits ; personne ne m'appelle au déjeuner, personne ne m'attend au repas du soir. Quand l'idée appelle, j'abandonne tout, ou plutôt je n'ai rien à abandonner ; je ne trahis personne ; je ne fais de peine à personne en lui étant fidèle, mon esprit n'est pas peiné parce que je dois en peiner un autre. Quand je rentre chez moi, personne ne lit sur ma mine, personne ne scrute ma figure, personne ne tire de mon être essentiel une explication que je ne saurais donner moi-même à quelqu'un d'autre, ignorant si je suis joyeux dans la félicité ou plongé dans la détresse, si j'ai gagné la vie ou si je l'ai perdue.

La coupe de l'ivresse m'est de nouveau tendue ; je respire déjà son parfum ; je perçois déjà la musique de son pétilllement

— d'abord pourtant une libation pour celle qui sauva une âme dans la solitude du désespoir : louée soit la magnanimité féminine ! vive l'envol de la pensée, vive le danger de mort au service de l'idée, vive le péril du combat, vive la jubilation solennelle de la victoire, vive la danse dans le tourbillon de l'infini, vive le mouvement des vagues qui me dérobe dans l'abîme, vive le mouvement des vagues qui me projette jusqu'aux étoiles.

A
MONSIEUR X.
véritable lecteur de ce livre.

Copenhague, août 1843.

Mon cher lecteur !

Pardonne-moi de te parler de manière aussi confiante, mais nous sommes vraiment « *unter uns* » [entre nous]. Bien que tu sois, en effet, une personne poétique, pourtant tu n'es en aucune façon plusieurs êtres pour moi, mais un seul ; nous sommes donc ainsi rien que toi et moi.

Si l'on admet que tous ceux qui lisent un livre pour telle ou telle raison de hasard, étrangère au livre lui-même, ne sont pas des lecteurs au sens propre, alors il n'en resterait sans doute guère aux auteurs qui ont de très nombreux lecteurs ; de nos jours, en effet, à qui viendrait l'idée de perdre un instant à cette pensée grotesque : que c'est un art d'être un bon lecteur, ou encore de dire qu'il faut consacrer du temps à le devenir ? Cette déplorable situation influence naturellement un auteur, qui fait très bien, à mon avis, d'écrire comme Clément d'Alexandrie, de manière à être incompris des hérétiques.

Une lectrice curieuse qui lirait la conclusion de tout livre traînant sur sa table de nuit, pour voir si les amants finissent par se marier, sera déçue ; il est vrai, en effet, que deux amants finissent par se marier ; mais mon ami, bien qu'il soit lui-même de sexe masculin, reste célibataire. Quand on voit, en outre, que la raison n'en est pas un hasard impondérable, l'affaire devient assez fâcheuse pour les jeunes filles en âge de se marier et enragées à se marier, qui, rien que de devoir rayer un seul individu de sexe masculin, diminuent la probabilité de leurs espérances. — Un père de famille soucieux craindra peut-être que son fils ne prenne le même chemin que mon ami ;

il estimera donc que le livre ne laisse pas une impression harmonieuse n'étant pas un équipement tout prêt qui convient à chaque mousquetaire. — Un génie de rencontre trouvera peut-être que l'exception se tracasse bien trop et prend l'affaire trop au sérieux. — Un jovial ami de la maison cherchera en vain une apologie des banalités de salon ou une glorification des papotages de l'heure du thé. — Un robuste champion de la réalité estimera peut-être que toute l'affaire tourne à rien. — Une femme d'expérience, une faiseuse de mariages, admettra que le livre est manqué, puisque l'intéressant serait précisément de trouver comment une jeune fille devrait être constituée « pour rendre un tel mâle heureux » ; car une telle jeune fille doit exister, ou du moins elle a dû exister ; la marieuse s'en persuade pour son plus grand avantage. — Un Révérend décrétera qu'il y a beaucoup trop de philosophie dans le livre ; le regard pensif d'un Très Révérend cherchera en vain ce dont la communauté a précisément le plus grand besoin aujourd'hui : le spéculatif authentique. — Mon cher lecteur ! nous pouvons bien dire cela « *unter uns* » [entre nous] sans gêne ; tu comprends bien, en effet, que je ne pense pas que tous ces jugements soient portés en réalité, puisque le livre n'aura guère de lecteurs !

Ce livre offrira éventuellement au commun des critiques l'occasion rêvée de mettre en lumière par le menu que ce n'est ni une comédie, ni une tragédie, ni un roman, ni une épopée, ni une épigramme, ni une nouvelle. Il trouvera encore impardonnable qu'on cherche en vain à dire 1, 2, 3 ; il comprendra difficilement la marche suivie, puisqu'elle est l'inverse. La visée du livre ne lui conviendra pas non plus, assurément ; car les critiques expliquent communément l'existence de manière à réduire à néant le général aussi bien que le particulier. C'est surtout demander beaucoup trop au commun des critiques que de s'intéresser à un combat dialectique où l'exception fait irruption dans le général, à la procédure longue et très compliquée où l'exception combat jusqu'au bout pour se défendre comme justifiée ; car l'exception injustifiée se reconnaît précisément à ce qu'elle veut éluder le général. Cette lutte est très dialectique et infiniment nuancée ; elle présuppose, comme condition, une promptitude absolue dans la dialectique du général ; elle requiert la rapidité dans

la reproduction des mouvements ; en un mot, elle est aussi difficile que de frapper mortellement un homme tout en le laissant vivre ! D'une part, l'exception et de l'autre, le général ; la lutte elle-même est un prodigieux conflit entre la colère et l'impatience du général à cause de tout le tumulte que l'exception occasionne, et son amoureuse prédilection pour l'exception ; en fin de compte, le général se réjouit malgré tout d'une exception, autant que le ciel d'un pécheur qui se repent, préféré à quatre-vingt-dix-neuf justes. D'autre part, l'exception combat avec son indocilité, son défi, sa faiblesse et sa morbidité. Au total c'est une rupture où le général rompt avec l'exception, en luttant corps à corps avec elle et en la fortifiant par cette rupture. Si l'exception ne tient pas ferme dans l'adversité, le général ne l'aide pas, tout aussi peu que le ciel aide un pécheur qui ne peut supporter la douleur du repentir. L'exception, énergique et capable de conclure, rejette le général, bien qu'en lutte avec lui, maintient sa position. Leur rapport est le suivant : l'exception pense le général en même temps qu'elle se pense elle-même pour s'examiner à fond ; elle travaille pour le général en se travaillant à fond elle-même ; elle s'explique le général en s'expliquant elle-même. L'exception explique par conséquent le général et elle-même ; et si on veut étudier correctement le général, il suffit de chercher du regard autour de soi une exception justifiée ; elle fait tout voir bien plus nettement que le général lui-même. L'exception justifiée est réconciliée dans le général ; le général, dès son fondement, est en polémique contre l'exception ; il ne veut pas, en effet, laisser remarquer sa prédilection pour elle avant que l'exception ne le force, pour ainsi dire, à l'avouer. Si l'exception n'a pas cette puissance, elle n'est pas justifiée et c'est pourquoi le général se montre fort astucieux en ne laissant rien remarquer trop tôt. Quand le ciel aime un pécheur plus que quatre-vingt-dix-neuf justes, le pécheur ne le sait pas dès le commencement ; au contraire, il ne ressent que la colère du ciel, jusqu'à ce qu'enfin il force le ciel, pour ainsi dire, à parler franchement.

A la longue, on se lasse des sempiternels papotages sur le général et encore le général, repris de manière si fade qu'ils lassent jusqu'à la nausée. Mais il y a les exceptions. Si on ne peut les expliquer, on ne peut davantage expliquer le général. D'ordinaire, on ne remarque pas la difficulté, parce qu'on ne

pense pas le général avec passion, mais avec une commode superficialité. L'exception, au contraire, pense le général avec l'énergie de la passion.

Quand on le fait, un nouvel ordre de préséances apparaît et si la pauvre exception est tout de même bonne à quelque chose, elle obtient de nouveau, comme la jeune fille du conte de fées, sacrifiée par une marâtre, gloire et honneur.

Un poète est une exception de ce genre ; il constitue le passage vers les exceptions proprement aristocratiques : les exceptions religieuses. Un poète est communément une exception. On se réjouit d'ordinaire de son apparition et de ses productions. Je pense donc qu'il valait aussi la peine de permettre à un tel homme de naître. Le jeune homme, auquel j'ai permis de naître, est un poète. Je ne peux faire davantage ; je peux tout au plus, en effet, aller jusqu'à concevoir et produire un poète grâce à ma pensée, mais je ne peux devenir moi-même poète ; aussi bien mon intérêt est-il ailleurs. Je me suis occupé de ma tâche de manière purement esthétique et psychologique. Je m'y suis appliqué ; mais toi, mon cher lecteur ! si tu y regardes de plus près, tu verras facilement que je ne suis qu'un esprit serviable, bien loin d'être indifférent envers ce jeune homme, comme pourtant il le redoute. Il y a là un malentendu que j'ai provoqué pour l'amener ainsi à se découvrir. Chacun de mes mouvements n'était que pour l'éclairer ; je l'ai eu constamment *in mente* [dans ma pensée] ; chacune de mes paroles se rapporte à lui, ou alors je suis un ventriloque. Même quand la plaisanterie et l'espièglerie semblent se débrider sans aucun égard, c'est par égard pour lui ; même quand tout finit en humeur noire, c'est un signe qui le concerne, qui concerne un état d'âme en lui. Pour cette raison, tous les mouvements s'effectuent de manière purement lyrique et ce que je dis doit être obscurément compris en lui ; ou encore grâce à ce que je dis, on doit le mieux comprendre. Ainsi ai-je fait pour lui ce que j'ai pu, comme maintenant, cher lecteur, je m'efforce de te servir en étant derechef un autre.

La vie d'un poète commence dans une lutte avec l'existence tout entière ; il s'agit de trouver un apaisement ou une justification. Dans la première lutte, en effet, il doit toujours perdre et, s'il vainc du premier coup, c'est qu'il n'a pas de

justification. Mon poète trouve maintenant sa justification dans l'absolution que lui donne l'existence, à l'instant où il veut, pour ainsi dire, se réduire lui-même à néant. Son âme y gagne maintenant un écho religieux. C'est bien ce qui le porte, bien que n'arrivant jamais à percer. La joie dithyrambique de sa dernière lettre en est un exemple ; cette joie, en effet, se fonde sans aucun doute sur une tonalité affective religieuse comme un secret qu'il ne peut expliquer, alors que ce secret l'aide à expliquer la réalité de manière poétique. Il explique le général comme reprise et pourtant il comprend lui-même la reprise d'une autre manière ; car, tandis que la réalité devient la reprise, la reprise devient pour lui la seconde puissance de sa conscience. Il a eu ce qui appartient essentiellement à un poète : une inclination amoureuse ; mais la sienne est tout à fait équivoque : heureuse, malheureuse, comique, tragique. Par rapport à la jeune fille, tout peut devenir comique, car, lorsqu'il éprouvait surtout de la sympathie, sa souffrance se trouvait pour une grande part dans celle de l'aimée. Si donc, sur ce point, il était dans l'erreur, alors le comique prédomine. Mais s'il regarde à lui-même, en ce cas c'est le tragique qui se présente, tout comme lorsqu'en un autre sens il pense l'aimée dans la perspective de l'idée. De toute cette inclination amoureuse, il a gardé une idéalité dont il peut donner telle ou telle expression, mais qui reste toujours dans le registre de la tonalité affective, parce qu'il n'atteint aucune réalité effective ! Il y a bien en lui un fait de conscience, mais ce n'en est pas un, c'est une élasticité dialectique, qui le rend productif dans le registre des tonalités affectives. Tandis que cette productivité se manifeste à la surface de son être, quelque chose d'indiciblement religieux le porte. Ainsi, dans ses premières lettres, surtout dans certaines d'entre elles, le mouvement approchait de très près une issue proprement religieuse. Cependant, à l'instant où la suspension provisoire est levée, il se ressaisit, mais comme poète, et le religieux s'effondre, c'est-à-dire devient un indicible substratum.

S'il avait eu un soubassement religieux plus profond, il ne serait pas devenu poète. Tout aurait eu un sens religieux. L'aventure dans laquelle il est empêtré aurait vraiment eu du sens pour lui ; mais comme l'obstacle serait venu des sphères supérieures, il aurait eu du même coup une tout autre autorité,

quoique payée d'une souffrance encore plus douloureuse ; il aurait alors agi tout autrement, avec une inflexibilité et une logique de fer ; le gain aurait été un fait de conscience auquel il aurait pu s'en tenir constamment et qui ne serait jamais devenu pour lui équivoque, mais qui aurait été pur sérieux, parce qu'il l'aurait posé lui-même, en vertu d'un rapport à Dieu. A l'instant même, toute la question de la finitude serait tombée dans l'indifférence ; la réalité proprement dite, au sens le plus profond, ne lui aurait fait ni chaud ni froid. Il aurait alors, sur le plan religieux, épuisé toute la terrible suite logique qu'entraînait cette aventure. Même si la réalité se montrait toute différente, rien d'essentiel ne changerait pour lui, pas plus que, le pire se produisant ne l'aurait, pour l'essentiel, plus terrifié qu'il ne l'était déjà. Il comprendrait alors, avec la crainte et le tremblement religieux, mais aussi avec foi et confiance, ce qu'il avait fait depuis le début et ce qui, en toute logique, s'ensuivrait obligatoirement, même si cette obligation devait provoquer des choses extraordinaires. Pour le jeune homme, au contraire, en tant que poète, il est précisément caractéristique de ne pouvoir jamais éclaircir ce qu'il a fait, de manière correcte. C'est que précisément il veut à la fois le voir et ne pas le voir dans le domaine extérieur et visible, ou plutôt voulant le voir dans ce domaine il veut donc à la fois le voir et ne pas le voir. Un individu religieux, au contraire, repose en lui-même et dédaigne tous les enfantillages de la réalité.

Mon cher lecteur ! tu comprends maintenant que l'intérêt se porte sur le jeune homme, tandis que je suis une personne qui s'efface, comme l'accouchée, devant l'enfant qu'elle met au monde. Et tel est bien le cas ; car je l'ai pour ainsi dire mis au monde et c'est pourquoi je prends la parole en qualité d'adulte. Ma personnalité est une prémisses de la conscience qui doit précisément le contraindre à se déclarer ; mais ma personnalité ne pourra jamais arriver là où il arrive : en effet, la primitivité à laquelle il accède constitue un second moment. Il a donc été dès le commencement en de bonnes mains, quoique j'aie souvent dû le taquiner pour qu'il puisse lui-même se manifester. Je vis au premier coup d'œil qu'il était poète, du moins en ce qu'une aventure qui, arrivée à un homme vulgaire, se serait tout doucement réduite à rien, prit chez lui les proportions d'un événement mondial.

Bien qu'à présent je prenne souvent la parole, tu voudras bien, mon cher lecteur ! (car tu t'entends à ces états et émotions intimes de l'âme et c'est pourquoi je t'appelle « cher ») tu voudras bien tout lire comme s'il s'agissait de lui. Tu comprendras alors la différence qui existe entre les « passages ». Quoique, de temps à autre, quand une tonalité affective tombe soudain sur toi comme une douche, tu te sentes un peu drôle, tu verras après coup comment toutes ces tonalités se modifient de manière différente dans leurs rapports les unes avec les autres, en même temps, tu verras que chaque tonalité affective prise à part est assez correcte, ce qui est capital, puisque le lyrisme est si important ici. Quelquefois, il arrivera peut-être que tu te laisseras distraire par un trait d'esprit en apparence oiseux ou par un défi anodin, mais ensuite tu te réconcilieras peut-être avec eux.

Ton dévoué
Constantin Constantius